

1^{re} Année N° 8.

Prix de l'abonnement : Fr. 80. — l'an.

15 Décembre 1928.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL

FOURNISSEUR DE LA COUR

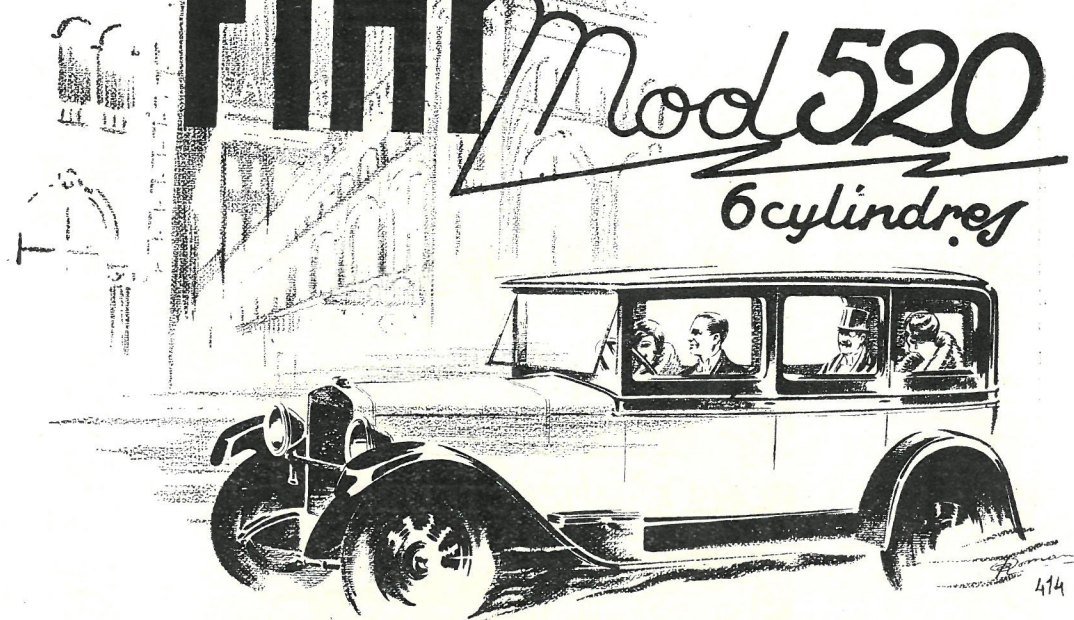


SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE

La nouvelle

FIAT

Mod 520
6 cylindres



520 --- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis	fr. 40.000
Torpédo	46.000
Conduite intérieure 5 places	53.000

509 --- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe	fr. 26.900
Torpédo luxe, 4 portières	28.900
Conduite intérieure	30.900
Coupé à 2 places (faux cabriolet)	31.100

AUTO-LOCOMOTION

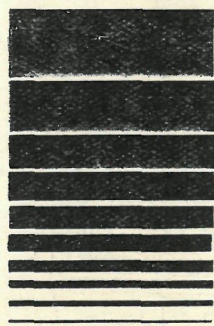
35, rue de l'Amazone, BRUXELLES — Tél. 448,20-448,29-449,87-478,61

E T A B L I S S E M E N T S

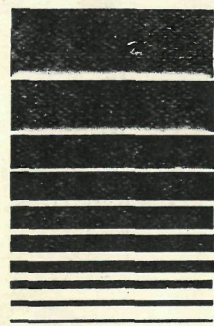
Cousin, Carron et Pisart



AGENTS EXCLUSIFS POUR LE BRABANT DES AUTOMOBILES

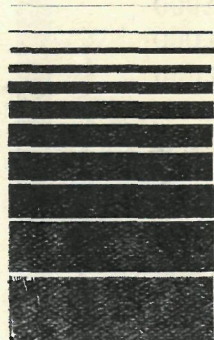


CHENARD & WALCKER
EXCELSIOR
IMPERIA
NAGANT
ROSENGART
VOISIN



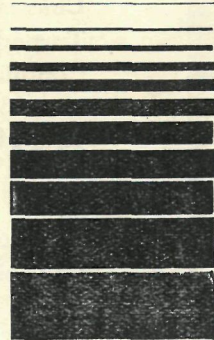
ET LES CAMIONS ET TRACTEURS "MINERVA"

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36



SERVICES LIVRAISONS
VOITURES NEUVES ET
EXPOSITION VOITURES
D'OCCASION :

33, RUE DES DEUX-EGLISES
TELEPHONES 331,57 & 313,69



ATELIERS DE REPARATION ET STOCK DE PIECES DE RECHANGE
510 & 512, CHAUSSEE DE LOUVAIN, TELEPHONE 521,71
B R U X E L L E S

COUSIN, CARRON & PISART

la
gamme
des
meilleures
marques.

52 BOULEVARD DE WATERLOO.



minerva

Minerva Motors S. A.
ANVERS

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN

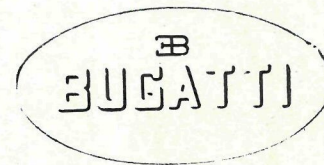
4 ET 6 CYLINDRES

La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas



4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

Maison Jean

63 avenue Louise 63

Bruxelles

Téléphone 265,47



Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix

NELSON



TAILOR

BRUXELLES

34 rue de Namur 34

Téléphone 159,78

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}
53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4-SEPTEMBRE . PARIS

x

**tissus modernes pour la
couture et l'ameublement**



Damas moderne : « Longchamps » — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5 pl. du ch^p de mars

Seul Concessionnaire des

**TISSUS
RODIER**

POUR L'AMEUBLEMENT

**Manufacture
de Tissus d'Ameublement**

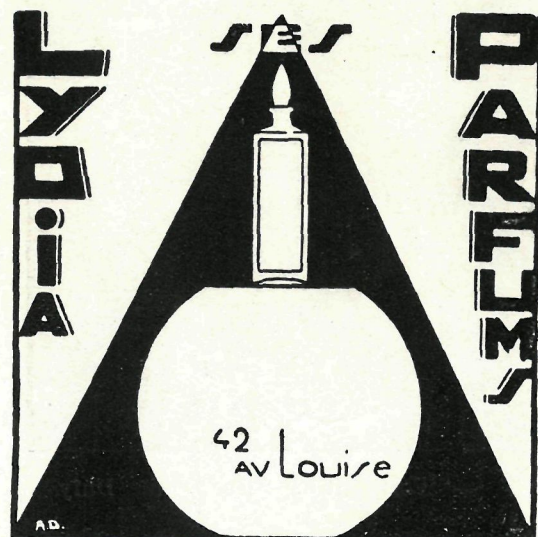
Lucien BOUIX - Direction : CART

Reproduction et Restauration de
Tapisseries anciennes et modernes,
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,
Canevas, etc.
Médaille d'or Exposition des Arts
Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :

à Malines, 12, Mélane
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85



**ses
flacons
anciens**

BRUXELLES

11, RUE CRESPEL

TÉLÉPHONE 868,27

LUCILLE VEBB



M O D E S



LABORATOIRE DE PRODUITS PROPHYLACTIQUES

BUREAUX A BRUXELLES. 57, RUE DE NAMUR

ATTENTION! BON A DÉCOUPER

**LE PRÉSENT BON DONNE DROIT A UN ÉCHANTILLON
GRATUIT DE DENTIFRICE "EUKALOS."**

" Beauté, mon beau souci... "

Le Teint Bronzé

Le laboratoire des

Produits de beauté Marquissette

vient de réaliser cette merveille :

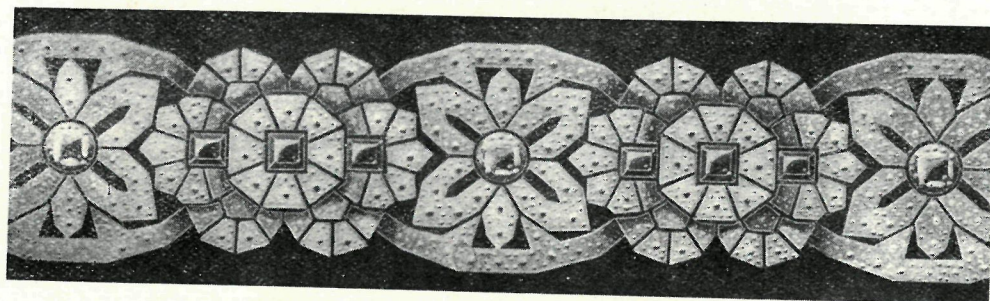
Une série de produits de beauté
donnant le teint bronzé d'un
aspect absolument naturel et dont
le mode d'emploi journalier con-
siste en quelques soins simplement
hygiéniques.



Ne pas confondre les « fards » avec cette série de
produits qui sont de toute pureté et permettent de
suivre les méthodes concernant les soins de beauté
habituels étudié par rapport à chaque épiderme.

Laboratoire : 95, Rue de Namur, Bruxelles

COLLARD DE THUIN



JOAILLIERS
BRUXELLES
3, BOULEVARD AD. MAX

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUES & C^A

CASA FUNDADA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

**un disque
un phono
COLUMBIA**



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

Directeur : P.-G. van Hecke — Administrateur : Paul Nayaert

1^{re} ANNEE — N° 8

15 décembre 1928

SOMMAIRE

Albert Valentin Eugène Atget
Morley Callaghan Une passion de rustre
Nico Rost Jaroslav Haschek et son soldat Schwejk
Richard Minne Poèmes
E.-L.-T. Mesens Hans Arp
Albert Valentin Aux soleils de minuit (VIII)

CHRONIQUES DU MOIS

Pierre Mac Orlan L'Aube
Paul Fierens Vénus et les mannequins
Denis Marion La découverte de l'Amérique
Franz Hellens Chronique des disques

VARIÉTÉS

Une conférence de F. Crommelynck — « Une fugue » (Emmanuel Bove)
— « Félix » — Cinéma — « Ombres blanches » (film sonore) — « La Zone » — « L'Etoile de Mer » — « A girl in every port » — « L'étudiant de Prague » — « Adrien Mesurat » — Memento

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)

Le dessin reproduit sur la couverture est de Roger van Gindertael

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique : 80 fr. — Pour l'étranger : 22 belgas.

REDACTION ET ADMINISTRATION : Bruxelles, 11, avenue du Congo
Téléphone : 395,25 — Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19.

SERVICE DE LA PUBLICITE :

P. Richir : « La Publicité Mondaine »,
Bruxelles, 3 avenue Louise. Téléphone 271.76

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande : N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.

LES TAPIS
DU
Studio De Saedeleer
ETICHOVE - LEZ-AUDENARDE (BELGIQUE)

SONT EXPOSÉS
AU
CENTAURE

DU 8 AU 19 DÉCEMBRE

62 AVENUE LOUISE - BRUXELLES

xx



Marc-Eemans

EUGÈNE ATGET
(1856-1927)

par
ALBERT VALENTIN

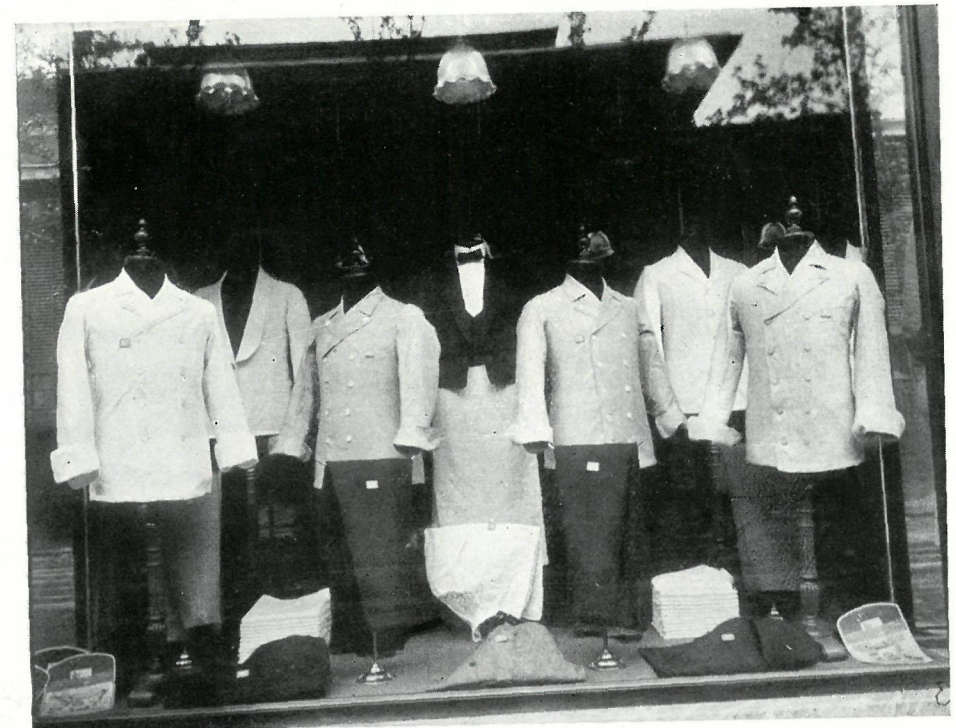
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.
RIMBAUD.

Il n'est pas tout à fait impossible que le général en question se soit écrié : « Et maintenant, en avant pour la Guerre de Cent Ans ! » En ce qui me concerne, je ne me range pas du côté des rieurs. Car c'est dans une apostrophe de cette espèce-là, où entre une part égale de facétie, de qualité prophétique et d'abandon à la fatalité, qu'il est donné à certains hommes de percevoir les éléments les plus malaisément définissables, je veux dire l'air qu'ils respirent, le climat où ils se meuvent, l'instant de la durée où leur vie s'inscrit et la trajectoire qu'elle épouse. Une époque vaut d'abord par ce qui procède, en elle, du provisoire et elle est bien infortunée si elle n'a point en propre quelques caractères distincts dont il convient de s'aviser au plus tôt. Le reste, ses points de contact avec le

temps qui la précède, sa sujétion à la règle générale, il n'est pas besoin d'une longue enquête pour s'en informer, et l'instruction obligatoire est là qui simplifie les choses. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le divorce s'accuse entre les deux courants que cette distinction engendra, mais c'est d'aujourd'hui qu'il s'est précipité, et la cause en vient peut-être de l'introduction, dans l'un et l'autre camp, de simulateurs et de vulgarisateurs, parmi lesquels, pour arguer d'exemples extrêmes, il faut bien compter Paul Valéry et Jean Cocteau aux yeux de qui toute l'affaire se réduit, pour le premier, à invoquer la tradition, et, pour le second, à nous persuader qu'il tient la corde. Au demeurant, les meilleurs compères du monde, mais ce n'est pas d'eux que nous prendrons conseil. Qu'à propos des autres, de ceux-là qui, à leur insu peut-être, établissent l'accord entre leur inspiration et les réalités momentanées, on prétende volontiers qu'ils ne révèlent rien et que c'est bien plutôt l'univers qui se conforme à la description qu'ils en font, que le modèle emprunte peu à peu les couleurs du portrait, il n'importe guère, et nous ne nous embarrasserons pas d'une telle pétition de principe : par quelque bout qu'on s'y engage, la raison et les mérites se trouvent toujours du côté du poète, du côté du peintre. Je consens que les auteurs contemporains qui me touchent par leur familiarité avec les modes particuliers à l'âge où je vis, je consens qu'ils s'abusent sur l'origine, la nature et le sens des phénomènes dont leur œuvre m'entretient, mais je n'ai pas à m'en soucier si, lorsque je les considère moi-même, ces phénomènes m'apparaissent dans l'éclairage où une phrase les a situés. A supposer maintenant que ces auteurs ne se trompent ni ne me trompent, qu'ils « brûlent » comme disent les enfants au jeu de cache-cache, je consens que leur interprétation ne porte que sur une surface étroite, que la traduction qu'ils me livrent des événements actuels n'embrasse qu'une faible partie de ces derniers, et qu'un champ immense est laissé à d'autres regards. Je consens enfin qu'ils furent aidés, dans leur découverte du « moderne » et dans sa transposition sentimentale par les fictions de quelques annonciateurs : Rimbaud, Lautréamont, Gérard de Nerval, pour ne citer que ceux dont participent les formes les plus bouleversantes du lyrisme présent; mais si c'est une vertu de se faire le défenseur et l'illustrateur des quelques vérités immédiates et périssables qu'on discerne, ce n'en est pas une moins

grande de reconnaître qu'elles s'exprimaient déjà par la voix de plusieurs précurseurs. Il se peut que le sort de ceux que nous venons de nommer ait été d'être « maudits », et qu'ils se soient condamnés, par soumission à l'objet qu'ils se proposèrent, à faire bon marché de l'approbation commune et à ne recevoir leur audience et leur récompense que d'une postérité incertaine. De toutes les manières de sacrifier la part du feu, celle qu'ils ont choisie est la seule qui vaille, et les circonstances en ont témoigné. Mais le moyen auquel ils recoururent pour communiquer avec nous — les mots, l'appel à l'imaginaire, l'intervention de l'arbitraire, — si librement qu'ils le traitèrent, n'en était pas moins éprouvé et hérité. Touchant la peinture, on pourrait en dire autant du douanier Rousseau. Conscients ou inconscients, ces rebelles ne furent révolutionnaires qu'en fonction d'un ordre antérieur. Or, dans le même temps, ou peu s'en faut, ignoré d'eux et les ignorant, un homme collaborait à la même tâche que la leur, et nous ouvrait les chemins d'accès vers cet extraordinaire paysage cérébral qui a forcé notre attention et se tient en équilibre entre l'évidence et le rêve. Il s'agit d'Eugène Atget, et le paradoxal n'est pas uniquement que ce primitif ait été un tel visionnaire, doué d'une telle prescience, mais qu'il ait, par surcroît, usé, pour la manifester, d'un instrument sans passé et dont aucune expérience n'avait garanti l'efficacité. De ce prodigieux photographe, nous savons peu de chose, sinon qu'il fut un obscur comédien de tournées, puis qu'il s'essaya dans la peinture avant de se vouer, avec un appareil rudimentaire, à d'interminables flâneries à travers Paris et la banlieue. Il est vain d'ajouter qu'à ce métier, il ne fut payé que de misère. On nous dit que Victorien Sardou l'accompagnait dans ses promenades et lui désignait, sauf votre respect, les « coins pittoresques ». Nous n'avons nul motif de révoquer en doute cette assurance, bien que le pittoresque, au sens où on l'entend couramment, soit ce qui manque le plus aux spectacles qu'Atget se plaisait à reproduire. Mais à y regarder de plus près, ces impasses de la périphérie, ces quartiers de ceinture, que sa lentille a enregistré, constituent le théâtre naturel de la mort violente, du mélodrame, et ils en sont à ce point inséparables que les metteurs en scène français — Louis Feuillade et ses disciples — à une époque où on lésinait sur les frais de studio en firent

le décor des films à épisodes. Atget n'y voyait pas si loin, n'obéissait qu'à son instinct qui ne l'égara jamais et qui le conduisit dans des lieux fort étranges où pourtant rien, apparemment, ne commande l'intérêt. La figuration pétrifiée qu'il nous en a restituée nous émeut par un tour insolite qui n'est pas dû à la préméditation ou à la surprise. Un malaise nous gagne à contempler la planète que nous représentent les dix mille épreuves imprimées par Atget, et qui cependant est bien la nôtre. Nos pas frappent les dalles d'une énorme Musée Grévin, et ce personnage endormi sur un banc, est-ce un visiteur ou un mannequin? Tout a l'air de se passer au delà. Au delà de cette chambre d'hôtel; au delà de ce garni en désordre à cause de l'amour ou du crime, ou des deux à la fois; au delà de ce manège forain inanimé; au delà de cette vitrine d'orthopédiste; au delà des marionnettes en cire du tailleur et du coiffeur; au delà de cette porte de boccard, couronnée d'un chiffre démesuré; au delà de cet éventaire de marchande à la toilette; au delà de cette cour intérieure que l'orgue de Barbarie ne réussit pas à éveiller; au delà de ces chantiers abandonnés; au delà de cette brocante répandue; au delà de cette rue en pente où une putain dérisoire fait le guet : il faut que le chaland vienne sans tarder, car on distingue dans l'ombre un souteneur, une propriétaire et plusieurs comparses de moindre importance. Mais sur le papier sensible d'Atget, il n'y a que quelques immeubles misérables, et au seuil d'un d'entre eux, une fille sans espoir. Le reste est au delà, vous dis-je, dans la marge, dans le filigrane, dans l'esprit, à la portée du moins perspicace : il suffit d'observer, et s'il est nécessaire de justifier Atget, Rimbaud est là, avec le couplet connu : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles, de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires, la littérature démodée, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. » Tant pis pour ceux qui ne s'avouent pas un pareil goût; tant pis pour ceux qui se détournent du miroir fantastique et parfait qu'Atget leur tend : à vouloir le rompre et à en multiplier les débris, ils ne multiplieront que l'aspect qui y est réfléchi et qui les poursuivra. Mieux vaut se rendre à la réalité qu'il nous enseigne et qui nous enveloppe de toutes parts. On rencontre sur les trottoirs



Œuvres photographiques d'Eugène Atget



Œuvres photographiques d'Eugène Atget





(Documents Bérénice Abbott)

de Moscou de singulières colporteuses en plein vent, en pleine neige : à bout de bras, elles proposent aux femmes, à de jeunes étudiantes, des soutiens-gorge que personne n'achète. Je me souviens que, m'hallucinant devant cette friperie, j'ai regretté qu'Eugène Atget ne fût point là pour y planter son objectif. Mais il y avait dix mois qu'Atget était mort; dix années qu'une insurrection avait soulevé le peuple russe; cinquante siècles que la terre gravitait et que sa révolution plongeait un hémisphère d'images tour à tour dans la lumière et dans les ténèbres, jusqu'à leur disparition, jusqu'à leur renaissance. Il est heureux que des hommes pourvus d'un œil mental plus pénétrant que l'autre, les saisissent au passage et les transportent dans un livre, dans un dessin, dans une chanson. Et voici que leur groupe s'accroît des derniers venus, que je salue, et qui armés, eux, d'un œil de verre, n'ont besoin que d'une plaque chimique ou d'un ruban de pellicule en rotation, pour renouveler le miracle légendaire, car c'est arrêter le soleil que d'arrêter et de fixer les formes qu'il éclaire.



Marc-Eemans



Ramah

UNE PASSION DE RUSTRE

par

MORLEY CALLAGHAN

(Traduit de l'anglais par Denis Marion)

Le journal n'était pas intéressant. Arrivé au bas de la colonne, il ne se rappelait plus ce qu'il avait lu et il lança le papier dans le porche, se renversa en arrière sur la chaise, jeta un coup d'œil sur l'arrière-cour des Corley.

Un bouquet de lilas l'empêchait de regarder à travers la porte ouverte jusque dans la cuisine. Jim Cline, en s'appuyant contre le porche, pouvait voir deux cages d'oiseaux, en fil de fer, posées contre la véranda. Le léger parfum des lilas lui plaisait.

Jim se leva pour se pencher au-dessus de la grille du porche. Il rentrait la lèvre supérieure et sa moustache le chatouillait, et il passa rapidement la main sur sa face barbe. Ettie Corley sortit de la maison et s'assit sur les marches de l'escalier. Elle avait seize ans, mais elle était si arriérée pour son âge qu'elle avait dû quitter l'école. Jim avait vingt-neuf ans de plus qu'Ettie. Dans deux jours, Ettie allait partir pour un pensionnat religieux de Barrie. Jim avait désiré l'épouser, mais le

pasteur, qui s'était souvenu que Jim avait été trois fois en prison, ne voulut pas les marier, de sorte que Jim avait dû s'arranger avec elle d'une autre manière.

Jim frotta la pointe de sa bottine droite contre le talon de la gauche. Ses bottines étaient massives et pesantes, il les réparait lui-même et ne parvenait pas à donner aux semelles une épaisseur régulière. Son frère Jake sortit et ramassa le journal. Jake vit le front de Jim ridé et comprit qu'il était préoccupé par quelque chose qui le tracassait. Un des canaris en cage dans la véranda des Corley commença à chanter. Jake tourna les yeux et vit Ettie.

— Ça ne va pas, Jim.

— Eh?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Laisse ça, Jake.

— J'ai entendu dire aujourd'hui en ville qu'ils songent à te fourrer dans une sale histoire.

— Ils l'ont déjà fait quelques fois, n'est-ce pas, Jake?

— Eh bien, ça ne t'a pas réussi.

— En effet, ça ne m'a pas réussi.

— Ce sera sérieux.

— Qui oserait me toucher par ici?

Jim se détourna avec dégoût et regarda à travers les feuilles des lilas. Jake mit ses mains en poche, puis sortit la main droite et examina attentivement sa paume.

— Le soleil arrive au porche, dit Jim brusquement. Je vais entrer.

Il se leva et se tourna vers la porte. Le soleil brillait sur son cou épais. Il se retourna, secouant la tête, clignant des yeux dans le soleil.

— Est-ce que je n'ai pas payé le charbon des Corley l'hiver passé? Sans moi, où serait maintenant Ettie? Où est maintenant sa sœur, après avoir roulé on ne sait où?

Il traversa la maison, directement par la cuisine jusqu'au hall, et sortit par l'escalier de devant. Il regarda autour de lui, surpris de se trouver à l'improviste face à la rue, puis baissa les yeux sur un piquet de la clôture qui était brisé. Jim contemplait précisément ce seul piquet brisé en se demandant comment il pourrait régler la situation avec Ettie. Il descendit jusqu'à la clôture, arracha le piquet brisé et le lança sur la route. La poussière forma un petit nuage et dériva vers le gazon vert de l'autre côté de la route.

Jim passa devant la maison et se tint au coin, en faisant signe de la main à Ettie. Elle le vit et sortit sur le trottoir et s'arrêta à la hauteur de la véranda des Cline.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, Jim?

— Qu'est-ce qui se passe, vous le savez?

— Je suis assez ennuyée. Ils m'ont tout arraché.

— Ils ne te feront rien, ça va comme ça.

— Pouvons-nous y faire quelque chose, Jim?

— Non, vous ne pouvez rien y faire.

Elle le regarda, la bouche ouverte. Une grande fille pour son âge, avec sa robe qui s'arrêtait à dix centimètres au-dessus des genoux, ses cheveux qui n'étaient pas peignés. Jim ne remarqua pas ces cheveux

mal peignés, il était si impatient de lui expliquer quelque chose, une idée qui pourrait être développée de telle sorte que tout s'arrangerait d'une manière satisfaisante, mais les mots ne lui venaient pas. Un sentiment l'occupait, mais pas de mots pour l'exprimer. Il se sentait concevoir une pensée bien définie. L'hiver passé, il avait voulu lui donner des vêtements de dessous après avoir découvert qu'elle en avait fait elle-même en toile à sac, mais elle avait protesté énergiquement contre une pareille extravagance.

— Je vais vous donner quelque chose à mettre avant que vous vous en alliez, Ettie.

— Oh non, Jim.

— Je vais sortir l'auto et nous descendrons en ville acheter quelque chose.

Elle le regarda, souriant à demi, relevant une mèche de cheveux. Elle paraissait ennuyée et mouillait ses lèvres.

Ettie s'appuya contre l'épais peuplier pendant que Jim contournait la maison pour chercher l'auto. Il avait une démarche lourde: ses larges épaules se balançaient quand il marchait.

L'auto oscillait et tanguait en s'avancant sur l'allée carrossable. Ettie y pénétra. En passant devant la maison des Corley, Jim conduisit lentement, sans regarder Ettie. Mrs Corley sortit, s'avança jusqu'au trottoir en essuyant les mains à son tablier et en secouant la tête par saccades. Elle surveilla la voiture qui tourna le coin et entra alors rapidement dans la maison, ses souliers délacés râclant les marches.

Au pont de l'avenue Elton, Jim arrêta l'auto pendant que la vache de Noble traversait le chemin en cinglant de sa queue son arrière-train boueux. Tommie Noble suivait à quelques pas. Il jeta un coup d'œil vers Jim et Ettie, puis détourna la tête. « Allons Boss », dit-il, piquant la vache de la pointe d'une baguette. L'auto s'élança brusquement. Ettie fut rejetée en arrière, sa tête frappant l'épaule de Jim.

Ils descendirent la rue principale et Jim fit arrêter l'auto devant le bazar de Hunt. Jusqu'à ce moment, Jim s'était représenté qu'il pénétrerait avec Ettie, mais il l'attrapa seulement par le poignet, lui donnant une idée de ce qu'elle devait acheter d'après lui. Ettie rit bêtement lorsque Jim prit sept dollars dans sa poche et les compta soigneusement.

— Ah Jim, vous êtes gentil pour moi, dit-elle.

Elle sortit de l'auto et traversa timidement le trottoir devant le magasin. La porte se ferma derrière elle et Jim s'étendit pour occuper une position plus confortable, un pied passé au-dessus de la portière, les yeux fermés. Ettie était justement occupée à parler avec l'employée, pensait-il, et il imaginait la femme tirant d'un rayon quelques pauvres lingeries. Il espérait qu'Ettie n'achèterait pas ce qu'on lui présenterait en premier lieu et prendrait le temps de choisir du bleu pâle ou du jaune pâle, ou même du rose, ce qui serait une jolie couleur pour une fille. Jim ouvrit les yeux, regarda la rue. Trois gosses descendaient la rue, en balançant des costumes de bain mouillés.

Souriant gentiment, Ettie traversa et se dirigea vers l'auto et Jim, d'un coup de talon, ouvrit la portière. Elle avait un paquet sous le bras. « Oh, mon petit, » dit-elle en montant dans l'auto. Jim la regarda. Elle avait les joues empourprées, les yeux brillants et ricanait. Jim mit l'auto en marche. Elle deviendrait plus tard une jolie femme, pensa-t-il.

— Nous allons continuer, dit-il gaiement.

— Ce ne serait pas mauvais que nous revenions à la maison.

— Entendu, Ettie.

L'auto tourna au milieu de la route, fit marche arrière et Jim vit le sherif, Ned Bickle, sortir d'une auto à l'endroit où la route tournait. Jack Spratt et Henry Tompkins l'accompagnaient. Les trois hommes marchaient rapidement en s'approchant de l'auto de Jim.

— Sortez de l'auto, Jim, dit le sherif.

— Qu'y a-t-il, Ned, fit Jim soupçonneusement, mais sur un ton très amical. Ned l'avait arrêté à trois reprises, deux fois pour vol de poules, une fois pour s'être battu, mais il avait fallu au moins trois hommes pour maintenir Jim. Le sherif pesait plus de cent kilos, son chapeau de cuir dur descendait sur sa nuque et une barbe de deux jours lui couvrait la figure. Jim ne regardait directement ni Tompkins ni Spratt, mais il sentait leur présence comme s'il les avait déjà eus plusieurs fois à quelques pas de lui.

— Maintenant, Jim, il y a une paire de préventions à votre charge, vous savez ce que c'est, Jim.

— Ça va, allez-y, déliez votre langue.

— Eh bien, c'est au sujet d'Ettie, Jim.

— Qu'y a-t-il à son sujet?

— La vieille a un tas de choses à dire.

Jim s'appuyait sur le volant, regardant le sherif, lançant un coup d'œil sur Ettie. Il se sentit soudain désappointé et égaré. Il se mit debout, redressa le dos, irrité, sa moustache se contractant jusqu'à ce que sa lèvre supérieure s'avança et la maintint. Son pied gauche se détendit et la portière, en s'ouvrant brusquement, attrapa Tompkins par le milieu du corps le faisant reculer de deux ou trois pas.

Jim bondit hors de l'auto, mais il trébucha sur le marche-pied, alla cogner aveuglément contre Tompkins et pirouetta sur lui-même. Tompkins passa ses bras derrière le dos de Jim et tint bon comme Jim se secouait pour s'en débarrasser. Deux fois il secoua les épaules et l'un des bras de Tompkins lâcha prise, seulement quelqu'un tenait le pied de Jim. Il hurla et frappa avec son pied libre, la bottine s'enfonça dans quelque chose de mou, mais un poids énorme était tombé sur ses épaules, le courbant lentement, ses genoux pliaient peu à peu, ses pieds étaient fixés au sol, ses jambes collées l'une contre l'autre. Ils l'avaient. Jim le sut quand ils le tinrent de telle façon qu'il ne put plus bouger. Ils s'arrangeaient toujours de la même façon pour l'attraper. Il dégringola sur le dos et les pavés de la route blessèrent ses omoplates.

— Une minute, que je tire les menottes, dit le sherif.

Les menottes furent mises facilement. Jim, étendu sur la route, se tordit la tête jusqu'à ce qu'il pût voir Ettie qui était debout dans l'auto, penchée sur le siège, pleurant et hurlant: « Laissez-le tranquille, entendez-vous, laissez le tranquille. »

Ils le remirent sur pied. Il marcha de bonne grâce jusqu'à l'auto du sherif. Les gens qui étaient sortis des magasins et étaient restés sur le trottoir faisaient maintenant cercle autour de l'auto de la police. « Laissez le type tranquille, » cria quelqu'un. Ned Bickle poussa Jim sur un siège à l'arrière et s'assit à côté de lui. Tompkins prit la place du

conducteur. Spratt se dirigea vers l'auto de Jim pour reconduire Ettie chez elle.

— C'est la plus sale affaire que vous ayez eue, dit Bickle à Jim quand l'auto passa devant le bazar. Le sherif soufflait un peu, souriait avec satisfaction, se sentant de bonne humeur.

— Vraiment.

— J'ai peur que vous n'en ayez pour longtemps, Jim.

— Pourquoi ça? Qu'est-ce qui vous prend?

— Nous appelons ça séduction et enlèvement, Jim.

— Foutez-moi la paix.

L'auto s'arrêta sous l'érable qui se trouvait en face de la prison. Les feuilles de l'arbre étaient si basses qu'elles balayèrent la tête nue de Jim quand il se leva pour sortir de l'auto. La prison était une construction en briques sans étage, quatre cellules et une cour entourée d'un mur haut de quatre mètres. Jim avait été en prison trois fois, mais il n'y était jamais resté plus de quinze jours.

Tompkins et Spratt suivirent Jim et le sherif jusque dans la cellule et, très sérieux, s'adossèrent contre le mur pendant que Ned enlevait la menotte de son propre poignet, ensuite du poignet de Jim. Jim, frottant son poignet, contempla les murs nus: bien des noms y étaient inscrits, le sien par dessus les autres dans un coin sous la fenêtre.

— Qui est ici? demanda Jim.

— Willie Hopkins.

— Pourquoi?

— Vol de trois barriques de vin dans la cave du vieux Stanley.

Jim s'assit sur le lit et ils s'en allèrent, fermant la porte soigneusement. Jim se courba, les coudes sur les genoux, le menton collé dans les mains, contemplant les trois barres de fer de la fenêtre étroite. Assis sur le lit, il se sentit à l'aise jusqu'à ce qu'il se rappelât qu'une heure auparavant il était assis sous son porche en regardant les lilas. Il se leva et marcha dans la chambre, les pensées en désordre, et lorsqu'il essayait de réfléchir lentement, la tête semblait lui faire mal. Pour oublier tout, il s'assit sur le lit, étendit les jambes, croisa les bras sous la tête. Le soleil brilla à travers la fenêtre, traçant des carrés sectionnés sur le mur d'en face.

Un coup à la porte le fit lever. « Eh Jim. » Dannie Ecker, le gardien, lui souriait.

— Voulez-vous prendre un peu d'exercice dans la cour?

— Pas maintenant, dit Jim doucement.

— Vous ne vous sentez pas bien?

— Très bien.

— Comme vous voudrez alors. Je croyais que ça vous aurait plu, voilà tout.

Jim resta sur le lit jusqu'à que Dannie lui apportât à souper: viande froide, pommes de terre et sirop d'érable. Il mangea avidement la viande et les pommes de terre et le sirop lui plut tant qu'il cajola Dannie pour en recevoir un bol supplémentaire et qu'il promit de jouer aux dames après le souper.

Pendant quinze minutes, Jim attendit le retour de Dannie avec le damier. Il entendit alors la voix de Dannie et une autre voix. Le révérend Arthur Sorrel, un petit homme, dodu, agréable, avec un petit nez — le

pasteur qui avait refusé de marier Ettie et Jim — entra dans la cellule avec Dannie.

— Eh bien, Mr Cline, dit-il.

— Eh bien, dit simplement Jim.

— J'ai pensé que nous pourrions nous entretenir de cette affaire.

— Il vaudrait mieux que j'aille chercher une autre chaise, dit Dan.

— Ne vous dérangez pas. Je resterai debout, ou je pourrai m'asseoir sur le lit.

Dan s'en alla. Jim se croisa les bras sur la poitrine et contempla le pasteur qui était assis au bord du lit.

— Vous devez comprendre, Jim, que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Je ne suis pas votre ennemi.

Le pasteur se gratta pensivement la tête, en frottant sa joue de la paume de la main.

— Mais je ne puis pas faire grand'chose pour vous, ajouta-t-il.

— Je n'ai besoin de connaître qu'une seule chose, dit Jim.

— Qu'est-ce que c'est?

— Si je suis coupable, qu'est-ce que je vais attraper?

— Oh, je ne sais pas, pour sûr, je veux dire que je ne puis l'affirmer comme une chose certaine, mais je crains que ce sera l'emprisonnement à perpétuité et le fouet. C'est ce qui se passe d'habitude.

Jim bondit:

— A perpétuité?

— Et le fouet, oui. Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'ils se montrent coulant pour le fouet.

— A perpétuité, alors?

— Je crains que oui.

Jim s'assit puis s'étendit sur le lit, se rendant vaguement compte que le pasteur parlait, mais ne tâchant pas de suivre les mots.

— Ettie part demain pour Barrie et elle ira aux Dames de Charité et je ne m'étonnerais pas qu'elle devienne une femme convenable.

Jim regardait au plafond et ne répondit pas.

— Bien sûr qu'elle vivait dans la pire maison de la ville et qu'on aurait dû faire quelque chose depuis longtemps.

Jim ne répondit pas.

Le pasteur se leva, un peu irrité, et appela à travers la porte Dannie qui le fit sortir.

Jim se retourna sur le lit et frotta son front contre l'oreiller. Le pasteur avait dit qu'il irait en prison pour toujours et il avait aidé les Corley et il leur avait acheté du charbon l'hiver dernier. Tout le monde savait qu'il avait acheté du charbon et de la nourriture et quelques-uns avaient dit que la petite Corley aurait de la chance si Jim l'épousait. Jim se leva, se sentant mal. Il avait presque aperçu une solution qui arrangerait tout. Chacun savait que ce serait le mieux pour Ettie de l'épouser et Ettie le désirait et il pourrait commencer à travailler, mais ceux qui l'avaient arrêté ne comprenaient pas cela. Farouchement indigné, il sentit son sang bouillonner. S'il pouvait sortir, il expliquerait sa solution à chacun et il aurait des partisans. Jim alla jusqu'à la fenêtre et son regard s'étendit par dessus la cour jusqu'à une grande construction en briques, le château d'eau.

Une clef tourna dans la porte.

— Quoi de neuf pour les dames? dit Daniel Parker.
 — J'ai mal de tête, Dannie. Est-ce que je peux sortir un moment dans la cour?
 — Ne voulez-vous pas faire une petite partie d'abord?
 — Je me sens foutu, Dannie.
 — Sorrel vous a embêté?
 — Non, je me sens seulement abruti.
 — Entendu, faites comme vous le dites.

Dannie le laissa seul dans la cour. Il était près de sept heures et demie: les jours s'allongeaient et le soleil frappait la cime des arbres. Jim traversa la cour dans le sens de la longueur sans regarder les murs. En revenant, son œil suivit la ligne de faite du mur. Il ne pensait à rien, il scrutait seulement le mur qui était très vieux. Il pouvait se rappeler quand le mur avait été construit, vingt-cinq ans auparavant. Des crevasse et des lézardes l'abimaient. Une longue légarde s'étendait sur toute la hauteur du mur.

Sournoisement, il jeta un coup d'œil vers la prison, bien qu'il continuât sa marche. En passant devant la lézarde, il vit qu'il y avait de la place pour sa bottine à un mètre du sol.

La seconde fois qu'il passa devant la lézarde, il pivota rapidement, enfonça sa bottine, se dressa et se hissa sur le faite du mur. Il se laissa tomber dans la rue. Personne en vue. Il commença à courir. Comme il descendait en courant la rue, il s'efforça de concentrer avec précision ses idées sur ce qu'il convenait de faire pour expliquer son sentiment sur Ettie et pour en appeler à toute la ville. La solution lui était venue dans la cellule, mais il fallait d'abord arriver à la maison. Il dépassa l'épicerie de Hanson, puis l'église catholique et le sacristain qui arrosait la pelouse cria après lui.

En courant, il traversa le pont et alla jusqu'à la maison des Corley. Mrs Corley était assise dans la véranda. En la voyant, il s'arrêta, essuya sur son front les gouttes de sueur et ouvrit sa chemise sur la poitrine.

— Maintenant, ne vous mêlez pas de ceci, entendez-vous, vieille chauve-souris, dit-il.

Elle se leva, resta sans bouger, puis en criant s'enfuit par la porte qu'elle fit claquer.

— Peureuse comme un lapin, se dit Jim.

Il rit bruyamment. Il contourna sa maison et y pénétra par l'arrière-porte. Le journal du soir était dans le porche.

Il n'y avait personne dans la maison. Il s'assit sur le sofa dans la pièce de devant, respira profondément, fasciné par les battements violents de son cœur. Il était prêt à poursuivre l'idée de rassembler des gens autour de lui, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Il se leva avec colère, en se frottant le front. C'était la faute de sa propre cervelle. Il y avait un moyen, seulement il ne parvenait pas à le distinguer ni à l'employer.

Il alla au téléphone dans le hall et demanda le sherif, Ned Bickle.

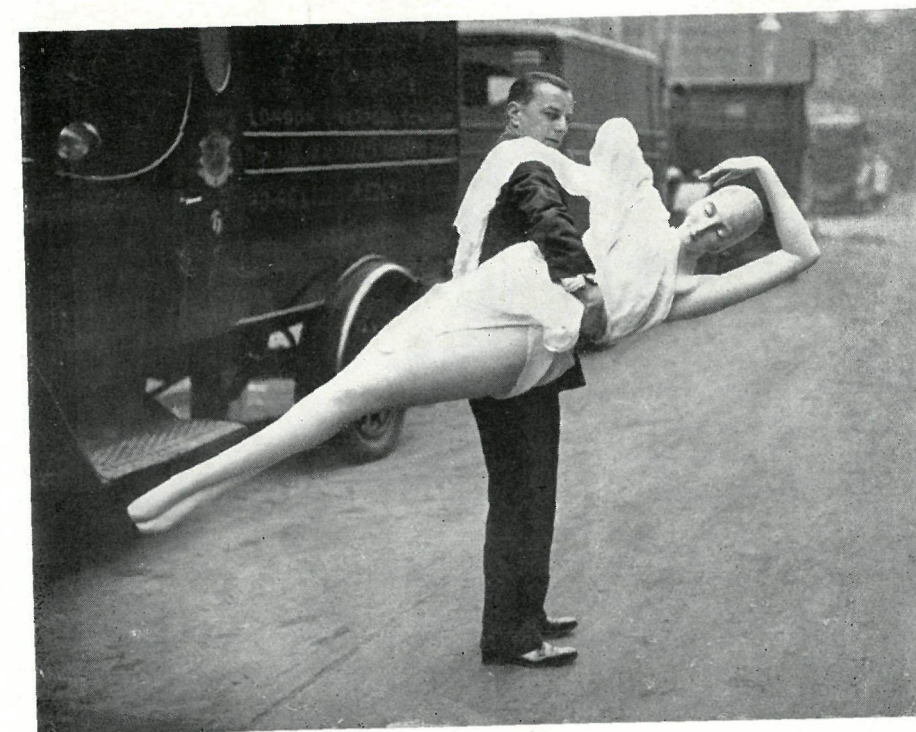
— C'est vous, Ned? Ici, Jim Cline. Vous feriez mieux de ne pas m'embêter. Je suis filé et je ne compte pas rentrer.

Jim n'entendit pas ce que le sherif disait. En s'éloignant du téléphone, il se sentit beaucoup mieux. Il monta à l'étage pour prendre un revolver Mauser dans le tiroir du bureau. Il le mit dans sa poche arrière. Pas un

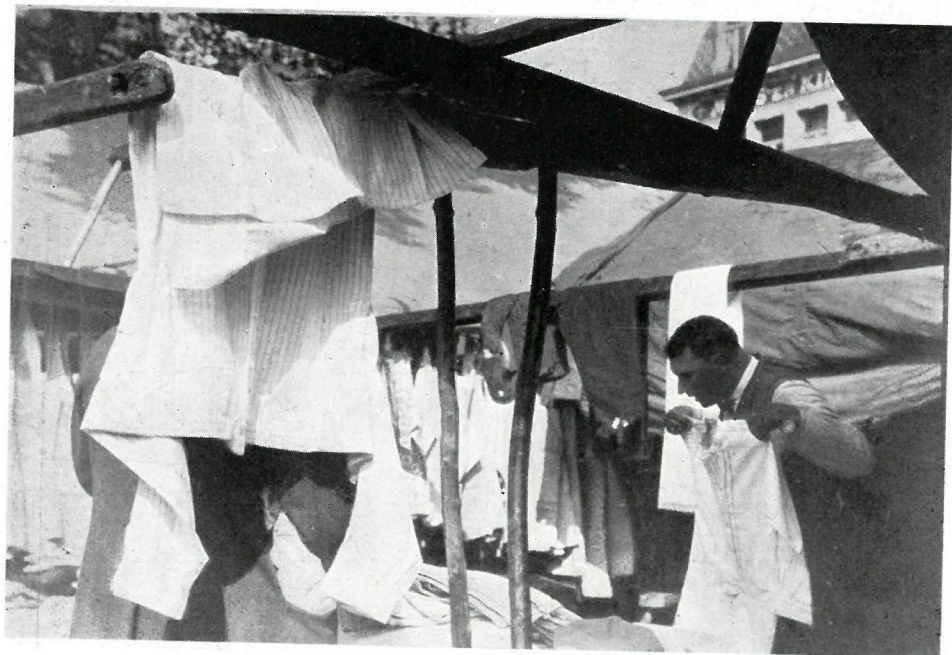


Photo Man Ray

Enseigne de tailleur



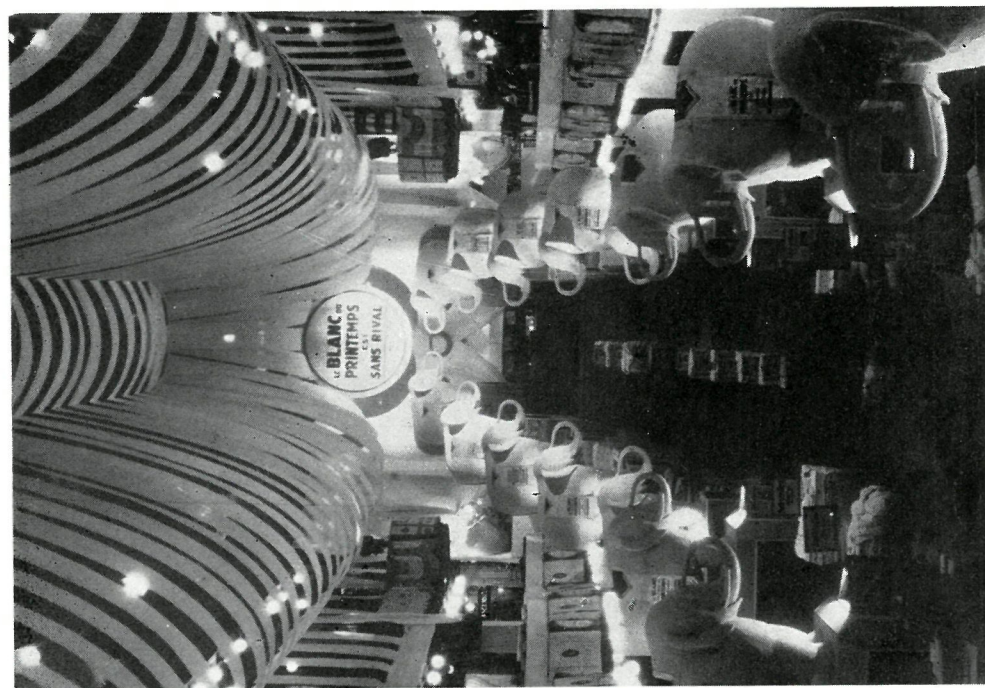
L'enlèvement du mannequin



Au marché du vendredi : marchand de chemises *Photo Mylander*



Adolphe Menjou et sa femme Kathryn Carver visitent le tailleur Knizé à Paris *Photo Man Ray*



La semaine du blanc *Photo Germaine Krull*



Le colporteur sur le marché *Photo Mylander*



Grand magasin

Photo Germaine Krull



Echoppe au marché

Photo Mylander



Au marché : le marchand de cirage

Photo Mylander



Ferrailles au Marché-aux-Puces

Photo Germaine Krull



Photo Germaine Krull



Photo Germaine Krull

Aux halles de Paris



Maraîcher

Photo Germaine Krull



Les belles pendules...

Photo Mylander



Deux fragments du film de Georges Lacombe : *La Zone*

ne viendrait l'embêter mais c'était mieux d'avoir l'objet. En bas, il s'étonna désespérément comment cette idée avait bien pu lui paraître si simple dans la cellule.

Une auto roulait sur la route. Jim l'entendit et fit demi-tour pour fuir par la porte d'arrière. Il se frottait le menton en s'assurant à lui-même qu'il pouvait partir par la porte principale. Il ouvrit la porte et se trouva dans la véranda. Ned Bickle sauta de l'auto en épaulant un fusil.

Jim ouvrit à demi la bouche en s'appêtant à donner une explication, puis il regarda stupidement le canon du fusil. Il ne parvenait pas à imaginer quelque chose à dire. Courbant les épaules, plein de ressentiment, il serra les poings en se penchant en avant, le front plissé. Il tourna à moitié sur un talon et sa main se porta vers la hanche.

— Mets les en l'air, Jim.

Jim se raidit, puis détendit ses muscles. Sa bouche se ferma brusquement, il n'y avait pas moyen de rassembler des gens autour de lui. En secouant la tête, il ricana niaisement, les mains dressées. Ned lui passa les menottes.

Il commençait à faire noir et les grillons chantaient le long de la route. Jim s'installa sur le siège arrière entre deux hommes.

— Vous devriez être honteux de vous-même, Jim, dit Ned.

Morley Callaghan est un jeune Canadien. Plusieurs revues ont publié ses contes et son premier roman « Strange fugitive » vient de paraître à New-York avec un très grand succès.



Ramah



« Le brave soldat Schwejk », par George Grosz

JAROSLAV HASCHEK ET SON SOLDAT SCHWEJK

par
NICO ROST

C'est dans des circonstances vraiment peu banales, que furent écrites et publiées *Les Aventures du brave Soldat Schwejk*, l'œuvre géniale du poète Jaroslav Haschek, qui traîna dans les rues de Prague une vie de bohème, à laquelle les excès de toute sorte, et l'alcool en tout premier lieu, eurent tôt fait de mettre une fin prématurée.

L'auteur ne fut rien moins qu'un *poeta laureatus*. Son œuvre magistrale, dont les éditions se succèdent en ce moment, qui a déjà été traduite en plusieurs langues, qui suscite journellement de nombreux articles ou des commentaires variés, parut d'abord en livraisons détachées, tels les romans populaires d'autrefois, à deux sous.

Quand l'écrivain allemand Max Brod, dont l'attention avait été attirée par un ami sur cette œuvre remarquable, voulut l'acquérir chez un libraire de Prague, celui-ci lui répondit: « Il est fort difficile de se procurer les dernières livraisons. Hier, monsieur Haschek est venu et nous a remis quelques exemplaires, mais ils sont déjà vendus. Nous

ne savons jamais quand il reviendra. Peut-être qu'il viendra la semaine prochaine, à moins qu'il ne se saoule en route. »

Haschek ne se contenta donc pas d'écrire son livre, c'est encore lui qui en colporta les livraisons chez les libraires. Avant que Haschek fût découvert par la critique officielle, il fut prisé par le peuple. Le livre du *Soldat Schwejk* fut, dès le début, un livre populaire, dans le vrai sens du mot. Ce n'est qu'après que Max Brod et quelques autres eurent écrit à son sujet, que la littérature officielle s'occupa de lui.

Haschek est tout aussi intéressant que son ouvrage. Avant la guerre, il publia une revue sur l'élevage des chiens, qui jouit pendant quelque temps d'une certaine réputation. C'est que l'éditeur ne trouvait rien de mieux que d'inventer de temps en temps quelque nouvelle race canine, dont il ne manquait pas de donner une description détaillée, et évidemment fort scientifique. Pendant la guerre, il fut d'abord incarcéré pendant quelque temps, pour des raisons d'ordre politique, puis on l'envoya au front. Il fut prisonnier en Russie, puis, pendant la révolution, il gagna sa vie comme journaliste. Immédiatement après la révolution, il fut pendant quelque temps commissaire du gouvernement, d'un territoire trois fois plus grand que toute la Tchécoslovaquie. Quoique buveur réputé, il ne but pas une goutte d'alcool aussi longtemps qu'il occupa cette fonction. Puis, un beau jour, il retourna à Prague, où, du moins au commencement, on était médiocrement enchanté de le revoir.

Déjà la légende s'était emparée de lui. Haschek vit dans la mémoire du peuple, et nombreuses sont les anecdotes qui circulent sur son compte. On raconte que les divers chapitres de son ouvrage furent d'abord narrés par lui devant un petit cercle d'amis, dans un cabaret. Ceux-ci en prirent note et lui restituèrent son bien, quand plus tard il songea à publier son ouvrage et se lamenta des lacunes qui s'étaient produites dans sa mémoire. Souvent aussi il écrivit sur les serviettes en papier, que les garçons de restaurant (à qui il ne manquait jamais d'emprunter de l'argent), s'empressaient toujours d'empiler à côté de son assiette. Pour ce qui est de son manuscrit, il s'en montra toujours fort généreux. Il en distribuait des fragments à qui lui en demandait.

Nulle idée ne lui était plus familière que tout ce qui se rattache à la conception bénie des « avances ». Ce n'est que quand il se trouva tout à fait à bout de ressources, et qu'il n'y eut vraiment plus moyen de palper ces avances sans rien faire, qu'il se mit à écrire, en effet; jusque-là il s'était contenté de courir les cabarets et d'y discourir devant des amis. Il lui aurait fallu au moins une vie de quelques siècles pour rembourser les avances qu'il avait déjà touchées.

Il n'existe de lui qu'une seule photo, et celle-ci se trouve dans les archives policières de Prague. Deux fois il s'était marié devant la loi. Il avait un fils. Longtemps avant la naissance, il s'en allait le soir raconter dans les cafés que sa femme devait s'accoucher. L'une fois il racontait qu'elle lui avait donné un fils, l'autre fois c'était une fille, une troisième fois c'étaient des jumeaux.

Quelques mois plus tard, quand l'enfant naquit en effet, plus personne ne le crut. Alors Haschek prit l'enfant au berceau et, cinq jours durant, le promena de café en café. Quelques semaines après, son beau-frère lui donna vingt florins, en lui disant: « Jaroslav, voilà que tu as un enfant,

tu es père, maintenant. Tiens, voilà de l'argent. Maintenant, achète-toi une voiture d'enfant, car tu ne peux tout de même pas continuer à traîner l'enfant sur le bras. Va à Prague (Haschek habitait alors le petit village de Pedol, à quelque distance de là) et achète-toi une voiture d'enfant. »

Haschek se mit en route avec ses vingt florins. On n'a jamais bien su ce qui lui est arrivé. Mais c'est un fait que, quelque trois semaines plus tard, Haschek s'en revint de la Hongrie, où il était allé faire un petit tour avec un de ses amis, afin de s'assurer si le vin de Tokay avait toujours le même goût. A côté de lui se baladait un commissionnaire de Prague, qui traînait derrière lui sept voitures d'enfant, liées les unes aux autres. Jaroslaw mourut en 1923, dans le village de Lipnitz (Tchécoslovaquie). Il avait à peine quarante ans.

Schwejk, le héros du livre *Les Aventures du brave Soldat Schwejk*, dont quatre volumes étaient écrits, quand la mort vint interrompre l'auteur, est une figure héroï-comique, qu'on n'oublie plus, une fois qu'on a fait sa connaissance. Schwejk est un simple soldat, sans le moindre grade, — un soldat tchèque, forcé de se battre dans l'armée autrichienne, alors que la Tchécoslovaquie n'était pas encore une nation indépendante.

Il haïssait les supérieurs autrichiens, parce que ceux-ci avaient mis fin à son existence insouciante et vagabonde dans les rues de Prague. Il se peut aussi qu'il ne les haïssait pas du tout, car c'est un être exempt de toute rancune.

Schwejk est une figure dont la bêtise, presque géniale, ne saurait guère se comparer à quelque type de la littérature française. Il ne possède pas de ressort suffisant pour combattre le système qui, tout à coup, vient le forcer d'être soldat contre son gré. Il ne voit nul moyen d'échapper à ce système, nul moyen de le combattre. Il ne lui reste qu'une seule ressource : faire l'imbécile, faire comme s'il ne comprenait rien à tout cela. Schwejk pratique l'art du sabotage de façon magistrale. Il ne comprend rien. Il ne sait pas comment un soldat salue ses supérieurs, il ne sait pas ce qu'on fait avec un fusil, il ne sait pas contre qui les Autrichiens se battent, il demande à ses supérieurs pourquoi, au fond, il faut se battre et combien de temps tout cela va durer. Schwejk sait en prendre son parti.

Quand il se vit impuissant devant les circonstances, qu'il n'y eut pas moyen d'y échapper, il prit la guerre au sérieux, et cela de la façon d'un imbécile génial. Les aventures du brave soldat Schwejk, pendant la grande guerre, font songer aux tours d'Ulenspiegel, et elles vivront aussi longtemps que la Légende de ce dernier. Il faut lire, dans ces quatre volumes, les innombrables aventures du brave Schwejk, ses prouesses amoureuses, et surtout ses nombreux conflits avec l'autorité. Il possède un indéfectible sens du devoir qui, déjà en temps de paix, lui permet de laisser brûler, de fond en comble, un dépôt de munitions, parce que les pompiers, qui furent sur les lieux du désastre à l'instant même, ignoraient le mot d'ordre, et parce que le soldat Schwejk, qui était de garde, avait reçu la consigne de ne laisser entrer personne qui ignorât ce mot d'ordre. Toujours, il reste calme et laconique.

Quand l'archiduc Franz Ferdinand est assassiné à Serajevo, que tous les Etats mobilisent et qu'une agitation fébrile règne partout, tout cela ne l'intéresse pas plus que la congestion dont sa voisine a été frappée,

il y a quelques jours. Schwejk est évidemment — comment en pourrait-il être autrement, grand patriote. Mais, ce qui l'intéresse par-dessus tout, dans l'assassinat de Serajevo, c'est la construction du revolver avec lequel le crime a été commis. Il n'a vraiment pas d'intérêt pour les choses publiques; il ne s'intéresse réellement qu'aux faits concrets et matériels de la vie quotidienne.

Il ne pouvait manquer d'être arrêté, au bout de quelques mois, sous l'inculpation de haute-trahison. Mais il garde son calme, et dans la prison, il se réjouit des rigueurs de la discipline et, dans sa cellule, de la propreté de son plancher bien ciré. Il est l'homme le plus affable et le plus poli qu'on puisse rêver. Schwejk ne s'en prend jamais qu'à lui-même. Quand on lui présente un procès-verbal, dans lequel il est question de lèse-majesté (dont il n'est nullement coupable), il répond de façon laconique: « Cela est fort grave ». Et puis, « si vous croyez qu'il vaut mieux que je ne signe pas, je ne mettrai pas mon nom au bas de ce papier. Si pourtant vous préférez que je signe, je ne ferai évidemment pas d'objections. »

Dans les moments les plus cruels de la guerre, quand tous avaient perdu la tête et étaient ivres de patriotisme, Schwejk reste tout simplement un homme. Il n'a pas reçu la croix de fer et n'a pas commis d'action héroïque. Il n'a pas de philosophie, il n'a que son rire — un rire bête et bon enfant, mais qui n'en cachait pas moins une bonne dose de sagesse. Schwejk personnifie en quelque sorte le simple bon sens. Parce que lui, il sut le garder, il nous paraît maintenant une figure héroï-comique, qui nous fait voir d'un œil plus aigu, toutes les terreurs de ces moments passés.

Par son soldat Schwejk, Haschek a obtenu une réussite, qu'il n'est donné d'atteindre qu'à bien peu d'auteurs. Il est parvenu à créer une figure qui vit de son existence propre et qui constitue un type vraiment humain. Schwejk est né du peuple et c'est le peuple qui fut le premier à en reconnaître le caractère génial. Bien des critiques ont prétendu qu'un type tel que Schwejk ne peut-être compris que par un tchèque. C'est une erreur, un manque de compréhension qui se manifesta également lors de la publication de don Quichotte, quand on ne vit, dans le chevalier de la Manche, rien de plus qu'une caricature du gentilhomme espagnol de ces jours. On a écrit de nombreux ouvrages sur la guerre, soit pour la maudire, soit pour prévenir un retour éventuel, comme *La Débâcle*, de Zola, ou *Le Feu*, de Barbusse. Mais nul auteur n'a dépeint de façon plus géniale et plus minutieuse, la bêtise absolue de la guerre, la monstrueuse inutilité de cette catastrophe mondiale, que ne l'a fait Jaroslaw Haschek dans cet ouvrage.

Il serait impossible d'analyser en quelques pages, le caractère du brave soldat Schwejk. On peut encore s'attendre à bien des commentaires, pendant les années qui vont suivre. Plusieurs biographies de l'auteur sont annoncées, de même que divers essais sur son œuvre. Mais un nom que déjà on peut retenir dans la littérature mondiale de ce siècle, c'est celui du brave soldat Schwejk. Ainsi que celui de son auteur, le poète génial Jaroslaw Haschek.

Berlin, novembre 1928.

(Trad. P. K.)



Lebrun

POÈMES

par

RICHARD MINNE

(Traduit du flamand)

REVE

Rêve colonial et doux :
sous l'ombre d'un sagou,
je chante mes vers, tristes et sages,
pour l'émerveillement d'un anthropophage.

L'AMOUR SUR LA GLACE

Qu'elles sont belles, les amours d'antan,
sur la glace, en pelisse et Mac-Farlan !
La passion s'est tue, et le vent.
Tout est fini et tout reprend.

MARINE

Dans tes yeux se voilent, Marie,
comme en de sous-marines terrasses,
les roses et les carapaces
de l'océanographie.

PORTRAIT

Une force calme attire
tout vers le sud,
par delà les collines bleues
où le parfum des herbes
laisse des traces qui sont profondes
comme une passion et tristes
comme un souvenir.

Dans ce désir (ou cette
chimère ?) il a perdu chaque journée
à rêver, et son âme est brûlée
comme il arrive
à celui qui près du feu de bivouac
glisse lentement de fins anneaux
aux poignets d'une femme brune.



Lebrun

Lebrun



Hans Arp

HANS ARP

par

E.-L.-T. MESENS

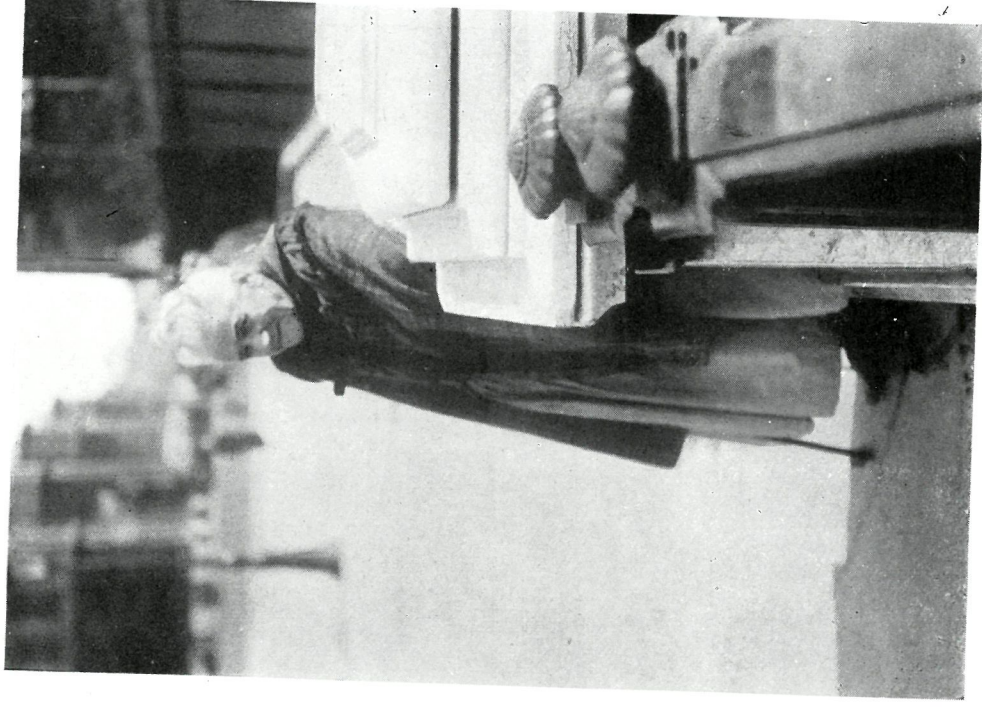
La Reine, toujours présente au spectacle actuel, a déjà revêtu son beau corset d'acier, tandis que Madame Dernier Geste de Grâce enfile, en sifflotant, le bas académique. La panoplie sévère rend aux objets leur usage ancien. Présages camouflés de votre déchéance...

Les oies blanches de l'amour et du commerce, les belles brebis galeuses, tout le monde est à la page. Les candidats candides à la GLOIRE et les garçons d'ascenseurs des grandes administrations parlent entre eux d'une faillite : celle de la peinture (sic). La grande faillite est hors-mesure pour leur entendement et vos discours s'achèvent, Messieurs, par des bégayements. Les murs de vos demeures se lézardent, menacent de s'écrouler. Arp y pose un relief comme un chant. Vous fuiez; plus de confort possible. Arp, comme les hommes que j'aime, a perdu sa biographie. Et si vous demandez quelques explications, j'aime autant vous redire que C'EST PRÉCISÉMENT CE QUE VOUS NE COMPRENEZ PAS QUE NOUS NE VOUS RÉVÉLERONS JAMAIS, tant il est vrai que vous mettrez à y voir ce que vous verrez à y mettre.



Clochards, par Germaine Krull

Clochards, par Germaine Krull



Clochards, par Germaine Krull





Frits van den Berghe

AUX SOLEILS DE MINUIT (VIII)

par

ALBERT VALENTIN

Il dut se produire une transition dans l'espace, car le ciel, aussitôt, céda sous une immense pesée et le petit jour s'y ouvrit un chemin. Ma surprise ne fut pas d'assister à ce passage de l'ombre à une clarté douteuse, mais je me trouvais en droit de croire à une suspension du temps, depuis que, fuyant ma chambre, il y a quelques heures, pour échapper à la suffocation, je m'étais engagé dans un couloir qui paraissait sans issue. Il fallait à tout prix changer d'air, me soustraire à la pensée d'une histoire sur laquelle toutes les considérations du monde ne m'apprendraient plus rien. Ce fut d'abord à un cinéma que je demandai l'hospitalité, puis à un autre, et j'aurais pu les visiter tous qu'on m'y aurait exposé la même aventure dont, précisément, je ne voulais pas entendre parler. Alors, autant valait le café d'en face, encore qu'il y eût un orchestre bien sentimental à ses moments perdus, et, à côté

de moi, une voisine à qui les sujets d'entretien ne manquaient guère : vous auriez bien une cigarette, et du feu, et c'est vraiment l'hiver, maintenant, et quoi, on se promène tout seul par cette pluie ? Tout seul, ma belle, on n'est pas plus perspicace ; tout seul dans une deuxième brasserie, dans une troisième, où, déjà, les garçons hissent les chaises sur les guéridons et me jettent du sable entre les pieds ; tout seul au long du boulevard mouillé ; tout seul au bordel où j'attends, pour m'en aller, que la dernière bulle de l'eau gazeuse ait éclaté dans mon verre, pendant que les pensionnaires agitent leur verroterie, que le pianiste me tend un coquillage converti en sébille, qu'une fille espère me tirer de mon hébétude en m'assurant qu'elle sera bien docile, là-haut, et que même on pourrait emmener son amie qui participerait au vif de l'action. On se fait de mon humeur une curieuse représentation puisqu'on s'imagine que quelques exercices acrobatiques auront raison d'elle. Tout seul, j'étais tout seul au bar, tout seul à la table de jeu par où s'acheva le tour des divertissements, et, naturellement, lorsque j'en sortis, il ne restait plus un sou pour le taxi. Qu'en aurais-je d'ailleurs fait : on n'a jamais vu les somnambules se promener en voiture. Rien ne m'était plus de rien, et mes yeux ne se détachèrent du pavé luisant qu'au bout de mon itinéraire dont ma rue et le matin naissant marquèrent le terme. Il ne me demeurait qu'à introduire la clé dans la serrure, à m'abattre tout vêtu sur le lit, à m'y livrer au sommeil d'une journée, quand me parvinrent, et l'on aurait dit les bruits de coulisse de quelque mauvaise pièce de théâtre où les jeunes auteurs de ma génération excellent si particulièrement, quand me parvinrent, et j'ai beau m'interrompre hors de saison, être à demi-mort de fatigue et de dégoût, je compte sur ma colère pour ne pas m'effondrer en chemin, quand me parvinrent de derrière le mur de la caserne et de l'autre trottoir, mêlés à l'air que je respirais, un appel de clairon et le son d'une clochette secouée par un prêtre qui portait le viatique à un moribond du quartier. Ainsi, je m'étais exténué toute la nuit, abreuvé de fumée et d'alcool, imbibé d'une poix nauséabonde qui m'a pénétré la peau, et cela, au nom de circonstances assez abstraites et qui ne sont réductibles à aucune sorte de loi, au nom d'une femme et de son retentissement sur mon existence, mon équilibre, mes

préoccupations, au nom du transfert que j'ai consenti de tout ce qui m'appartient au bénéfice de son bon plaisir, et voici que la mécanique sociale, les superstitions humaines, la cellule, la chiourme, le bétail se rappelaient à mon meilleur souvenir par l'intermédiaire d'une trompette et d'une sonnette. C'est comme un fait exprès : les cahots du train vous ont roué les membres, et dans l'instant où vous enveloppe un repos qu'on n'a pas volé, le douanier, le contrôleur et le préposé aux passeports vous frappent sur l'épaule. Je suis peut-être privé de sens, mais je ne reconnais pas de grandeur aux situations qui impliquent un renoncement délibéré : le stylite sur sa colonne, l'anachorète dans le désert, les soldats, qui, de leur semelle, écrasent en cadence le gravier de la cour, me coupent bras et jambes, et l'histriion en surplis que j'ai aperçu tantôt peut se hâter et embarrasser ses orteils sales dans sa soutane élimée : je lui annonce qu'il arrivera trop tard, que l'agonisant est trépassé depuis longtemps, depuis toujours, car un trajet qui se clôt sur l'intervention du Saint-Chrême ne méritait point qu'on l'accomplît. Il n'y a donc pas suffisamment de barreaux, et de chaînes, et de pièges ; tout n'est-il pas affreusement circonscrit pour le piétinement sur place, machiné pour notre abdication et notre reddition qu'il faille concevoir des cloisons et des catégories supplémentaires, ou la vocation de l'esclavage est-elle si originelle que les individus donnent avec une telle aisance leur agrément aux formes les plus dérisoires des servitudes mystiques et terrestres ? Vous cherchiez en vain un aspect de l'activité passionnelle qui n'ait sa réplique et sa sanction dans un code et une procédure, car, du visage que vous appuyez contre le vôtre, du soulèvement qui vous gagne à suivre les contours d'une chair émouvante, sachez que de cette intolérable inconséquence, on s'est soucié de faire un accommodement et une contrainte, mais je me refuse à discerner par quel détour ou quelle substitution, l'amour qui est un sursaut, une incessante et tragique remise en question, qui contient, quel qu'il soit, un caractère délictueux et l'expression d'un défi, se transmue en mariage et ressortit à un sacrement. Les mouvements d'un cœur, ses battements, ses contractions, seraient décidément peu de chose s'il fallait en croire ceux qui les éprouvèrent et n'y découvrirent que le principe d'une association misérable où leur condition ne sera point d'être deux

prisonniers, car ce serait le salut, cela, dans la complicité et la perspective d'une évasion concertée, mais où chaque partenaire se fera, tour à tour, le captif et le geôlier de l'autre. Le mieux que puisse engendrer leur monstrueux échange de ruses et d'habitudes procède trop de la résignation et du pis-aller pour que je m'abuse sur lui et le confonde avec le tourment véritable, le tremblement et l'effusion. Et remarquez comme l'excrément entraîne l'excrément : on distinguait parmi les gens de la noce, les commentaires des journaux mondains vous en ont informés, un général, un ecclésiastique, un parlementaire et un académicien. La photographie vous sera livrée en-dehors la quinzaine, encadrée d'une ravissante moulure pour les chiures de mouches. Que maintenant, on n'aille pas arguer de mon haut-le-corps devant ce paysage malodorant pour prétendre que tout m'est prétexte à ricaner et que mon assentiment va aux plaisantins, aux professionnels de la négation, et, par exemple, aux athées, aux libres-penseurs, bizarre vocabulaire, aux francs-maçons, autre racaille, et à propos de ces derniers, je voudrais adresser un mot personnel en l'accompagnant des témoignages respectueux qui leur sont dus, en leurs grades et qualités, au frère trésorier et au frère secrétaire de la loge où je m'inscrivis, un jour où j'étais à court de fantaisie, à bout de souffle, à bout de moi-même. Encore une histoire de femme. Je prie donc ces zélés conspirateurs de me faire désormais grâce de leurs messages comminatoires où, si je comprends bien le jargon qu'ils pratiquent, et je le comprends à merveille, ils m'enjoignent de m'acquitter au plus tôt de cotisations que j'ai la ferme résolution de ne payer jamais. Il leur est évidemment loisible de ne tenir aucun compte de cet avertissement que je leur donne à haute et intelligible voix, mais je me trouverais alors autorisé à révéler, à la minute du dessert, quelques anecdotes pittoresques qui me vaudraient un facile succès d'hilarité dans l'honorable société. A ceux qui m'allègueraient que je me compromets à bon marché, je répondrais, ou plutôt, je ne répondrais rien à une observation de ce style, mais, ici, il me plaît de confesser que je ne goûte, à obéir à mes penchants ni crainte, ni satisfaction et que leur immanence est telle que je songerais inutilement à m'y dérober. Il n'est pas une de mes entreprises qui ne m'engage au-delà des prévisions : un geste, un trait de plume, et,

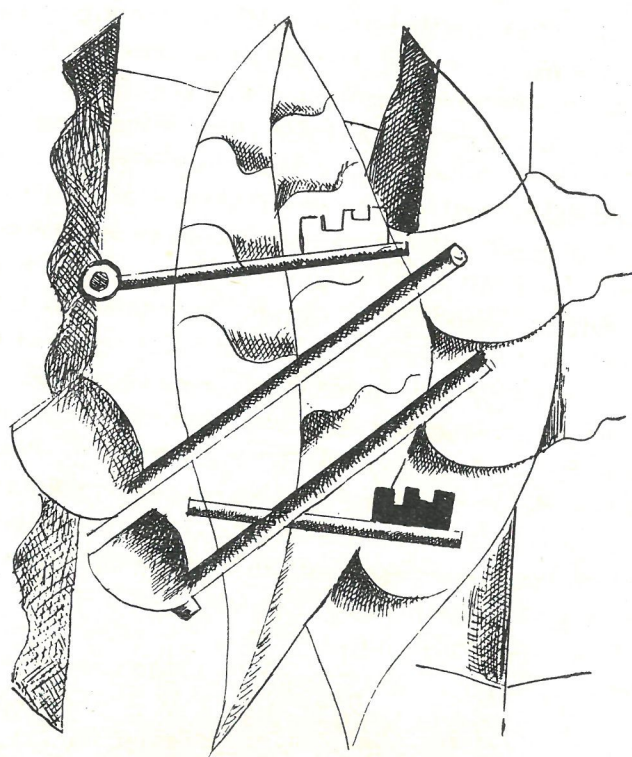
sur le champ, des voies d'eau se manifestent de toutes parts. Je ne ferai même pas allusion aux bagarres dans la rue, à l'assignation à comparaître en justice, dont je suis l'objet, pour la publication de textes subversifs, à l'attention que m'accorde une feuille de chantage, et qui relèvent des moyens d'intimidation les plus dénués d'efficacité sur moi. On a négligé dans mon éducation de m'enseigner comment on s'explique par points de suspension et ce n'est pas à mon âge, je suis trop jeune, que je changerai. Non, quand j'affirme que chacune de mes démarches me lie, je signifie par là qu'elle me singularise et me restreint, et, qu'il s'agisse du bibelot qu'innocemment je déplace, de la main que je serre, du jugement porté, de la rage qui me saisit, du désespoir qui m'est spécial pour un être que j'aime à ma façon et jusqu'aux égarements où il m'a conduit et que j'ai décrits, tout cela me dénonce, m'accuse et ressemble à autant de définitions de moi-même. On me le fera bien voir et je n'ai pas d'illusions : quoiqu'il advienne, mes paroles me retomberont sur le nez et je suis à leur merci de toutes manières, soit qu'elles continuent à épouser mes sentiments futurs ou qu'elles n'aient plus rien de commun avec eux, ce qui, à tout prendre, pourrait se passer demain, car je suis, d'une part, assez révolté pour me révolter contre la révolte même, et, de l'autre, ma faiblesse est si grande qu'il ne faudrait qu'un incident fortuit, un regard, un nouveau vertige pour me pousser au désaveu. L'idée que le mariage m'inspire, ma répugnance à cet accouplement que régit un décret, ne résisteraient guère à la prière de transiger que me ferait celle vers qui je me tourne en ce moment, et qui n'est point là, pourtant. Et si elle exigeait que tous les personnages du guignol, et non seulement l'indispensable officier de l'état civil, mais aussi tous ceux que j'ai nommés plus haut, fussent de la fête, j'y souscrirais sans réserves. J'ai vu, il y a quelques jours, sur la route, un logis qui serait le nôtre, et cependant, la campagne, les arbres, les animaux de la basse-cour me font horreur. On n'a plus habité là depuis toute une saison et la cheminée devra subir quelques réparations : il fait subitement très froid, la putain du café me l'a déclaré tantôt. Nous ne sommes pas allés au village aujourd'hui, chérie, comme nous en avions le projet : par cette averse, on ne mettrait pas un chien à la porte et je jurerais bien qu'on enfonce jusqu'aux genoux dans la

prairie. Ne comptez plus sur moi pour vous aider en quoique ce soit dans les tâches domestiques, je ne suis bon à rien, vous non plus, d'ailleurs, et il se fait tard, nous serions mieux là-haut. Nous vivons dans une magnifique distraction de tout : il y a un doigt de poussière sur les meubles, le feu s'allume ou ne s'allume pas, les rideaux pendent de guingois, l'ordre des repas est établi au mépris de toute espèce de logique et n'achèverez-vous pas bientôt de coudre ces interminables dessous de lingerie que vous avez commencés et que vous reprenez toutes les secondes comme s'il était besoin de me rappeler aux réalités physiques? J'ai crié à tue-tête, tout à l'heure, et je sens bien que vous me tenez rigueur de mes vociférations, de mes violences à l'égard de n'importe quelle billevesée qui me fâche tout rouge, mais vous savez quel triste forcené je suis, vous attirez mes mains, vous les gardez dans les vôtres et tout est fini. Tout est tellement fini que mieux vaut en rester là de cette fiction où je me complais, de cette existence que j'organise à mon gré et que nulle ne partagera jamais. C'est ainsi que vainement je me suis échappé de mon décor : je n'ai fait qu'éluder le mal, l'ai-je même éludé et ne m'escortait-il pas, dans mon circuit qui se ferme à l'endroit même où je pensais m'en affranchir? Je ne dois pas être beau à considérer, à présent, excédé de larmes et d'épuisement, vaincu sans retour, les cheveux en bataille, la figure vieillie, la barbe qui me pique au menton, le linge de la veille, la boue aux souliers, les yeux qui me cuisent, et je voudrais croire que c'est d'insomnie. Je me tue à envisager des solutions, à rêver de miracles soudains, au lieu de me rendre à l'évidence : il n'y a plus rien, je respire avec peine dans un logis abandonné dont le vent disjoint les persiennes, les tapis sont roulés dans un coin, on a tendu des housses sur les fauteuils et je puis courir de placard en placard, je n'y surprendrai aucune présence cachée, ni même un parfum. Tout l'extrême d'une vie, si je conclus de mon expérience, tiendrait donc dans l'alternative qui va de cette ardeur comblée, de cette impatience à étreindre un autre corps, de cette confusion indicible, de cette possession heureuse que j'ai connues pour aboutir à la nostalgie, à la destruction sans remède, à la désolation dont je suis la proie. La terre m'était unie à fouler, une lueur vive me précédait et, tout à coup, à un carrefour, les porteurs de torchères disparurent, et je n'y

vois plus dans ces ténèbres. De midi qu'il était, il fut brusquement minuit, sans que les aiguilles eussent bougé d'un pouce et la lumière s'effaça devant l'ombre. Le matin a beau régner entièrement, maintenant, envahir les carreaux et triompher de la lampe, le sommeil est là qui me séparera de tout. Une rumeur familière croît dans l'escalier où monte l'odeur du café et du pain grillé sur laquelle je suis trop terrassé pour m'attendrir. Ce bruit qui s'éloigne, c'est le pas du facteur. Je ne me dérangerai pas : il n'y a que le journal dans la boîte et j'ai cessé de m'intéresser aux grandes catastrophes. Une lettre serait-elle si difficile à m'écrire et à m'envoyer? Voilà que tout me reprend, mon amertume, mes soubresauts, et si je m'écoute, je poursuivrai jusqu'à demain. L'assoupissement ne me sera qu'un refuge précaire comme les autres, et la même angoisse m'expulse de chacun. Qu'aurai-je de plus, à mon réveil, sinon, peut-être un cauchemar à raconter, à peine différent de celui qui m'aura précipité en lui?



Frits van den Berghe



Fernand Léger

TRAGÉDIES ET DIVERTISSEMENTS POPULAIRES

L' A U B E

par

PIERRE MAC ORLAN

C'est à l'aube, au moment du changement de décor, que toutes les villes atteignent aux plus belles images de leur fantastique social. La nuit n'est pour l'ordinaire que le vrai visage du jour. Le contraire est quelquefois admissible. Ceux qui mentent le jour, éprouvent, la nuit venue, le besoin de se confesser. Mais ceux qui vivent la nuit, n'éprouvent point, cependant, le désir de se confesser pendant le jour. Le plus souvent ils dorment.

Pour cette raison on peut errer pendant la nuit le long des rues illuminées ou presque éteintes sans rencontrer le peuple misérable dont l'origine n'est pas seulement littéraire.

Il existe, à Paris, toute une population, qu'on ne peut dire désespérée, car les compagnons de cette terrible société igno-

rent les comparaisons qui peuvent entretenir l'espoir. Leur intelligence sociale est presque toujours inférieure à celle des animaux qui ont su conserver un commerce amical avec l'homme, ce qui n'est pas toujours facile. Ces hommes, imperméabilisés par la misère ne subissent guère que les dures lois de leur appétit. Alors ils mangent ce qu'ils peuvent. Ils ne possèdent pas dans cet ordre d'idée la gamme des comparaisons qui permet des regrets de nourritures et la férocité qu'il faut pour se les procurer n'importe comment. J'ai quelquefois rencontré sur mon chemin des personnages qui appartenaient à cette triste congrégation du petit jour. Il serait puéril d'insister sur leur déchéance physique. Nous sommes tous à même d'en connaître une semblable. Des événements récents peuvent offrir un grand choix d'images afin d'illustrer cette hypothèse.

Où le drame affreusement pittoresque commence, c'est dans la déchéance intellectuelle de ces fantômes gris du demi-jour. Ils ne possèdent guère que de vagues instincts pour se défendre contre la police qui les pourchasse de banc en banc, de porche en porche, de pont en pont. Une toute petite étincelle leur permet, toutefois, de se déplacer avec la lenteur oblique des crabes.

Dans ces conditions, il est aisé d'imaginer qu'ils ont peu d'histoires à raconter. Il existe, toutefois, des personnalités, parmi ces misérables, qui peuvent faire figure de chefs mais qui ne commandent qu'à quelques rares souvenirs de leur passé.

Dans le jour, on ne les voit qu'à la porte des casernes afin de recevoir la soupe. Il suffit de se mêler à leur bande, en apparence immobile, pour s'apercevoir que les éléments qui la composent réchauffent, sous leurs nippes indescritibles, un feu central de méchanceté réciproque. Ils ne détestent pas les hommes de la société régulière. Ils ignorent l'existence des hommes qui font les lois, bâtissent des maisons et jouent au rugby. Ils ne connaissent rien des danses qui font trembler le plafond si bas qui ne leur permet pas de relever la tête. Ils effleurent de la tête un ciel de bois où l'on danse, où l'on entend des bruits mystérieux de musiques incompréhensibles comme celles de ces grands jazzs à trente tambours qui conduisent les hommes à la guerre. Ils ne connaissent rien que

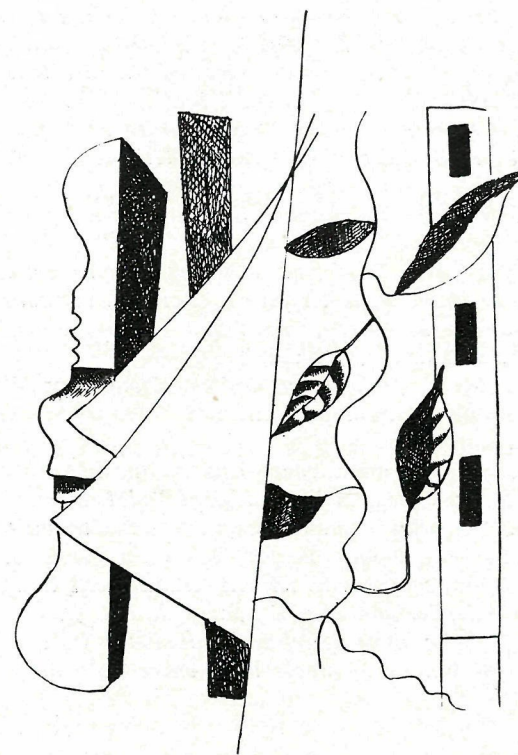
leurs compagnons de caves et, pour cette raison, ils se méfient d'eux et ne leur adressent la parole que d'un ton rogue.

Querelles de soupe devant les grilles des casernes, devant le sergent de garde apitoyé, devant les oiseaux surpris. Personne, dans le règne animal ne peut comprendre leurs luttes sournaises et les excuser. On ne fait partie de leur bande qu'aux conditions prévues par la Misère quand elle atteint cette atroce perfection.

Dans la journée, ils demeurent immobiles et se confondent si bien avec les murailles qu'on ne les aperçoit pas. Quand il ne fait pas trop froid, ils dorment sur les berges de la Seine, le visage presque au-dessus de l'eau. On ne les remarque pas non plus dans les squares, car ils se confondent avec les bancs et les arbres. Pendant la nuit, il est également difficile de les compter. Ils se terrent dans les endroits devenus déserts, dans les chantiers en construction et dans les hautes maisons sans fenêtres qui ressemblent au gibet de Montfaucon.

C'est à l'aube qu'ils entrent en contact avec la vie. Ils mettent lentement en marche leurs membres de sauriens et s'en vont d'abord en groupes, puis un à un vers d'incompréhensibles butins.

Place Pigalle, dans le petit jour qui humilie les lumières savantes de la publicité, ils rôdent autour des voitures qui tournent, autour du bassin, comme des fauves sournais. Ils ouvrent des portières qui claquent sur une subite bouffée de luxe. Ils suivent comme d'abominables pages les belles filles saoules. Ils scrutent de l'œil les ruisseaux qui mènent aux égouts, afin d'y trouver quelque chose qui puisse se comparer à une pépite. Ils saluent, s'inclinent, bombent le dos et ne parlent jamais. Ils ne pleurent jamais. Ils sont semblables à des lambeaux de petit jour, délavés par la pluie, arrachés par le vent. Le jour et la première heure consacrée au travail, les chasse impétueusement et les disperse selon le gré du vent.



Fernand Léger

DES RUES ET DES CARREFOURS VENUS ET LES MANNEQUINS OU DE L'« AUTOMNE » AU « PRINTEMPS »

par
PAUL FIERENS

Paris, novembre-décembre.

Au carrefour le plus fréquenté du Salon d'Automne, — là précisément où, l'année dernière, dans une anguleuse boutique, tournait sur lui-même un beau mannequin de Siègel, — la Vénus de Maillol, debout. Elle est en plâtre, simplement vêtue d'un collier de perles. Perles de plâtre que la blanche anadyomène soupèse d'un geste mesquin. Disons-nous que par l'attitude elle est « moderne »? On a beaucoup parlé des Grecs devant ce chef-d'œuvre manqué. Le torse en est d'un rythme large, d'une admirable plénitude. L'ensemble pêche par la base et le sommet: de gros mollets sur des chevilles trop étroites. Rien de la logique selon laquelle s'ordonnent les plus difformes nus de Picasso; la tête, enfin, sans caractère, d'une petitesse incompréhensible. On s'incline. On n'est pas ému.

Dix-sept ans de travail. Le temps ne fait rien à l'affaire. Le « choc », on peut le recevoir d'une œuvre qui n'a rien coûté à son auteur, d'une œuvre qu'on aime sans l'admirer. On nous avait trop dit, d'ailleurs, que la Vénus était « le clou » d'un Salon qu'il faut visiter comme les autres. On y voit un nu de Renoir qui peut encore faire scandale, un Cézanne des plus « réalisés », un Matisse exceptionnellement fort. Mais les vrais jeunes, au Salon des « Vrais Indépendants » se nomment Borès, Beaudin, Vinès, Fasini, Léon Zack, Hossiasson, Gounaro... Au Grand Palais, peu d'« espoirs ».

« La critique d'art, écrit M. Jacques-Emile Blanche, est la plus vaine des activités. » Soit, mais vous en faites, cher maître, vous qui me déclariez hier: Ensor est un disciple de Van Gogh. Je répliquai par quelques dates. Je ne faisais que de l'histoire.

Excusez la parenthèse. Fermons ça. Faites, si vous avez bon pied, bon œil, le tour du Salon d'Automne. Pour moi, je reprends ma chronique des « Rues et des Carrefours ».

~ Au nouveau tronçon du boulevard Hausmann, une vitrine me retient longtemps. Ce que nous aimons les poupées! Voici, dans un cadre bien dépouillé, construit à grands plans, baignant dans la vive lumière, les derniers mannequins de Siégel, la perfection du genre. Il a fallu des années pour en venir là, pour lentement, timidement d'abord, se détacher du réalisme qui triomphe à cent mètres de l'étonnante boutique, au Musée Grévin. Réalisme dont le charme demeure indéniable, car qui n'est, un soir, tombé amoureux de la belle entrevue à la devanture d'un coiffeur? On commença par déformer. Nous sommes entrés, depuis peu, dans la période de synthèse. Une ligne idéale est créée. De l'œuf de Brancusi sortit cette tête sans yeux, sans bouche, prodigieusement expressive. Couleur d'acier, de cuivre rouge, des femmes, tout d'une pièce, bien moins lourdes que la Vénus de tout à l'heure, présentent les robes, les fourrures, les écharpes.

L'une de ces idoles paraît empruntée à Chirico. Elle est plus droite que les autres, elle a le crâne plus développé, elle est couverte de petits miroirs, disposés comme les morceaux d'étoffe sur un maillot d'Arlequin.

En regardant une vitrine de marottes, je songe aux « têtes à bonnet » en carton-pâte, que l'on voyait encore, il y a quelques années, dans les bazars populaires. Comment les appelait-on? Des Gertrudes, des Catherine, des Sidonies... Si les artistes qui travaillent pour Siégel y ont pensé, ils se sont inspirés davantage des masques nègres. Pour présenter les chapeaux d'homme, ils ont monté sur une tige métallique, en point d'interrogation, un visage bruni, réduit à son pur triangle, avec un cône saillant pour le nez. Souvenir des plus anciens masques de Gargallo? Pourquoi pas? Les nègres, Brancusi, Gargallo, Chirico... tout ce chemin pour aboutir aux marottes, aux mannequins devant lesquels nous res-

~ Aux Galeries La Fayette, nouvelles têtes de Siégel, intelligemment disposées dans un cabinet rouge et noir. Une adorable négresse en feutre ou simili-feutre — et des blanches en « peau de pêche »! Un bouton de métal fait l'œil brillant. Quelques anneaux nickelés suggèrent la chevelure, les bouclettes, les ondulations permanentes. Lèvres écarlates, finement découpées. Souvenir de Hans Arp... peut-être.

Adaptation, vulgarisation, commercialisation. Assurément. Vous rencontrerez partout, depuis le printemps dernier, des affiches crânement

surréalistes. Mais que d'art dans la mode et dans cette partie du vaste domaine « urbaniste »: l'aménagement des étalages! On a désormais le droit, le devoir même, d'être badaud.

~ A signaler à Pierre Mac Orlan pour un nouveau chapitre sur les anonymes en morceaux: ces mystérieuses paires de jambes, gainées de soie; ces mains gantées, agitant un mouchoir de prestidigitateur. Détails non moins suggestifs et plus fantastiques même que les ensembles. On oublierait quelqu'une de ces pièces dans un taxi: quel drame!

~ Pour se faire le plus grand tort et avec une loyauté à laquelle il faut rendre hommage, le singe de Siégel (à quoi bon vous dire son nom?) s'est installé au boulevard Hausmann à quelques mètres du véritable inventeur. Rien n'est plus amusant, plus instructif, que de comparer le pastiche à l'original. Le copiste a, bien entendu, rêvé plus luxueux, plus tape à l'œil. Il reconstitue, dans un affreux décor, une réunion mondaine où l'on s'ennuie.

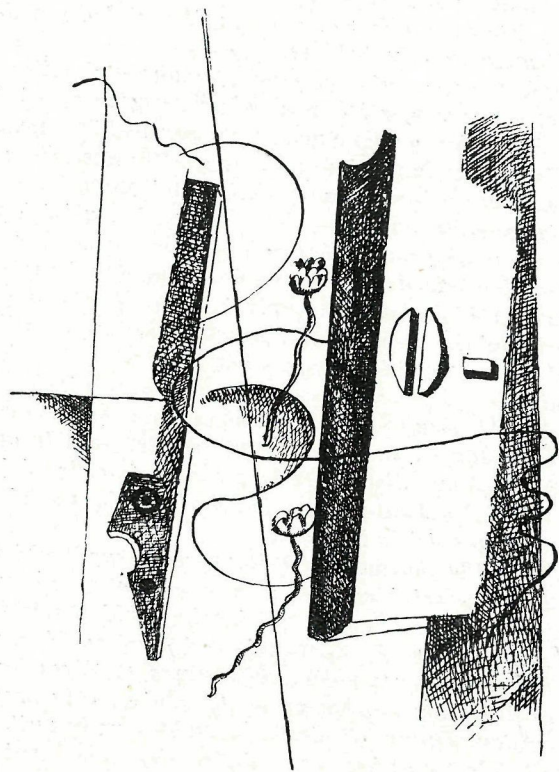
Entre Siégel et le pseudo-Siégel, Citroën: un châssis complet, comme un poulet troussé, tourne sur une broche géante. Sous la grosse volaille d'acier, un miroir. Vous distinguez le cœur, le foie, le gésier. N'oubliez pas le sot-l'y-laisse. Un haut-parleur fait l'article. Le poulet se dore, cuit à point; l'eau vous vient à la bouche...

~ Tout cela — et le charmant petit bar nickelé, sur fond jaune, du Plan-teur de Sao-Paulo — est à voir, si vous n'avez pas les yeux dans votre poche, au rez-de-chaussée de bien vilains immeubles. Car il reste stupéfiant qu'à l'heure où tant d'ingéniosité, tant d'art se dépensent à redonner aux formes pures leurs valeurs, aux pures matières leur beauté, on puisse encore édifier des monstres comme celui dont la proue à colonnes menace le carrefour Drouot. Il n'est acceptable que la nuit, quant la rhétorique ornementale d'un pâtissier en délire disparaît sous la poésie phosphorescente des grandes majuscules colorées.

~ Ensuite, allez voir au Printemps, la Petite foire des arts décoratifs. C'est mieux que le Salon. Le Printemps vaut mieux que « l'Automne ». Il y a longtemps que l'atelier Primavera fabrique des objets charmants, rajeunit un certain baroque et le Louis-Philippe des boules de verre, des opalines. Cette année-ci, il y a plus: Sognot a créé des sièges de métal et cuir qui sont les plus harmonieux, les plus logiques qu'on ait montrés jusqu'à ce jour. Et l'on s'aperçoit, en les observant, que toutes les lois traditionnelles d'équilibre sont révisées. Un siège n'est plus nécessairement quelque chose qui pèse directement sur sa base. C'est quelque chose de suspendu à une armature. Telle est la « logique » du fer pour les fauteuils ainsi que pour les ponts.

Oh! l'élasticité des rocking chairs où l'on voudrait — s'ils ne coûtaient encore des prix fous — avoir le plaisir de s'étendre à la fin de la promenade et du « papier »!





Fernand Léger

LE SENTIMENT CRITIQUE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

par

DENIS MARION

L'Amérique...
Peuple à peine essayé, nation de hasard,
Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art.
1835. VICTOR HUGO.

Alors qu'un livre, un film, un chant, un poème, ne doivent être en principe qu'un moyen d'accès à un monde différent du monde réel, il me semble que nous attendons tout autre chose de ceux qui nous viennent des Etats-Unis et précisément qu'ils nous apportent des lumières sur la vie des hommes de là-bas. Il n'en a pas toujours été ainsi. Poë et Walt Whitman furent plus goûtés comme poètes que comme Américains. On ne les interrogeait pas sur leur pays, mais sur eux-mêmes. Tandis qu'à présent, un livre d'Anita Loos fait figure de Baedeker perfectionné et non pas de roman écrit par une disciple de Mark Twain. Il serait vain et dangereux de vouloir démêler les causes de ce phénomène et j'en connais certains qui tout de suite vont faire allusion aux accords Mellon-Béranger.

Vraisemblablement, l'idée courante — et fausse — que la vie de l'Europe dans cinquante ans sera celle de l'Amérique y est pour quelque chose. Nous sommes tentés de croire que là-bas tout va plus vite; non pas, tout va autrement. Mais ce désir d'être renseigné coûte que coûte sur la vérité qui règne au-delà de l'Atlantique et de vérifier les idées que nous avons là-dessus est très certain en dépit de son origine obscure. Il fausse à coup sûr notre jugement sur les valeurs artistiques (comme s'il n'était pas assez dangereux déjà de vouloir goûter un chant qu'on ne comprend pas ou un poème d'après sa traduction!) et c'est lui, je crois, qui provoque certains petits faits qui ont paru jusqu'ici si difficilement explicables: la surprise de Paris découvrant que les Revellers n'étaient pas des noirs ou mieux encore le désespoir qui saisit les possesseurs de phonographes le jour où ils apprirent que Sophie Tucker était une forte fille blonde, l'engouement de tous les publics pour les films américains, même ceux qui roulent uniquement sur la prohibition et le chewing-gum, et vingt hommes de lettres français narrant impunément l'un après l'autre leurs impressions de voyages après une tournée de conférences aux Etats-Unis. En achetant *Gatsby le Magnifique*, *le Paradis des Nègres* ou *Tampico*, les Européens obéissent à un sentiment voisin de celui qui empile, par les soins d'une agence de voyages, cinquante Américains dans un wagon de l'express Rome-Florence et qui leur fait regarder, à travers une vitre sale, un paysage incompréhensible pour eux.

Je n'ai pas la prétention d'être plus habile qu'un autre à saisir ce que représentent exactement, du point de vue littéraire, les vingt volumes qui encombrant ma table et je ne me flatterai pas que leurs six mille pages m'aient donné des idées claires sur des mœurs que je n'ai jamais connues d'expérience personnelle. Au reste, ceux qui désireraient acquérir des notions commodées et complètes sur ce sujet n'ont qu'à lire la *Littérature Américaine* de Régis Michaud. Les écrivains y sont étudiés à la cadence à laquelle sortent les automobiles Ford des usines de Detroit et il n'est que d'ouvrir le volume pour apprendre que « l'introspection était la muse de William Vaughan Moody, mais il l'habillait en reine » ou que « *Potash et Perlmutter* est un chef-d'œuvre d'humour attendri ». Puisque mes connaissances fragmentaires m'interdisent d'esquisser un tableau d'ensemble, il me reste permis, sans courir trop de risques d'erreur, de demander à ces écrivains que le hasard des traductions a rapprochés de nous, quelques renseignements précis sur des problèmes qui nous intéressent et de comparer leurs réponses.

Il n'est pas douteux que le perfectionnement rapide de l'outillage et la recherche exclusive du confort matériel que connaît l'Amérique posent des problèmes nouveaux, justifient de nouvelles questions sur la valeur de l'activité humaine. Les œuvres dont je vais parler me paraissent être autant de réponses, de même que toute une littérature — malheureusement sans grande valeur — provoquée par la guerre récente tenta d'offrir une solution aux dilemmes désespérés que ce phénomène faisait apercevoir. (Remarquons que John Dos Passos s'est successivement attaqué à ces deux aspects du tourment humain, au premier, avec *l'Initiation d'un homme - 1917* et *Trois soldats*, au second, avec *Manhattan-Transfer*.) Sans doute, aucune de ces réponses n'est valable, sauf dans la mesure où l'une d'elles permet de nous détacher de ce qu'elle énonce et de transmuier

des éléments sentimentaux et sociaux en éléments artistiques et désintéressés. Mais encore certaines font preuve d'une plus grande acuité de perception, elles organisent avec plus d'intelligence les matériaux sur lesquels elles s'appuient, elles nous mettent mieux à même de juger directement les événements qu'elles rapportent et, si j'en avais le temps, je n'aurais pas de peine à prouver que ce sont souvent celles-là qui ont la plus grande valeur artistique — ce qui est pourtant tout autre chose. Si c'est le même procès qu'intentent, au même état de choses, Upton Sinclair et John Dos Passos, s'ils aboutissent à la même condamnation, qui ne distinguera entre les artifices bons pour le feuilleton et le reportage du premier et le don d'évocation, la précision lyrique du second? Tout à l'heure nous verrons un autre conflit, plus particulier quoiqu'il puisse paraître, donner naissance à d'admirables chants et à de médiocres œuvres romanesques: la question nègre.

Mais, si anxieusement que nous interrogeons sur leur vie les païens tyrannisés que sont les héros de Sherwood Anderson, les automates dépeints par Scott Fitzgerald ou les prophètes minables qui hantent les romans de Waldo Frank, nous ne laissons pas d'être intéressés par les auteurs mêmes et de porter, un peu au hasard, un jugement sur leurs procédés. C'est qu'il y a là matière à enseignement. Un riche passé littéraire et des mœurs qui, quoiqu'on dise, évoluent très lentement ont poussé nos écrivains à se servir des moyens d'investigation et d'expression légués par leurs devanciers ou, par réaction, à en imaginer de radicalement différents. Tandis que les Américains, moins bien informés, placés à l'improviste devant un spectacle qui demandait à être reproduit par des procédés spéciaux, ont dû imaginer diverses techniques qui étaient conçues plutôt en raison de l'objet auquel elles s'appliquaient qu'en raison d'une tradition littéraire acceptée ou rejetée. Si notre ignorance des thèmes ne nous abuse pas, il y a, dans la nouvelle littérature des Etats-Unis, quelques manières originales de raconter une histoire.

Exception faite pour Waldo Frank, qui pratique un style mystique, très agaçant, tous ces romanciers semblent soucieux de suivre avec grande patience et sincère humilité les détours, les complexités et les contradictions de la vie. Avec la prudence qui s'impose, on peut parler d'un nouveau réalisme. Cette constatation est rassurante de prime abord: c'est qu'en littérature psychologique, toutes les révolutions se sont faites, ne pouvaient que se faire dans le sens du réalisme (comme toutes les révolutions politiques se font au nom de plus de bien-être). En effet, la lassitude qu'entraîne inévitablement une formule littéraire provient de ce qu'elle permet plus ou moins vite la composition d'œuvres qui n'ont plus aucun contact avec la vie, mais qui offrent le spectacle affligeant d'une architecture conçue d'après les meilleurs modèles sans autre contenu que des réminiscences ou des décalques. Aussitôt, on sacrifie la construction, on transpose moins que l'on n'avait coutume, on travaille à intégrer un aspect des mœurs qui était précédemment délaissé et on s' imagine avoir accompli un progrès. Mais le premier qui, dans cet esprit, écrit avec maîtrise, celui-là impose par le fait même un nouveau moule où il devient rapidement facile de couler des éléments qui sont de moins en moins directement prélevés sur la nature et procurés par l'expérience et les dons singuliers de l'auteur, mais qui sont plutôt, sans bourse ni intelligence délier, empruntés aux œuvres antérieures.



Un égout des halles de Paris

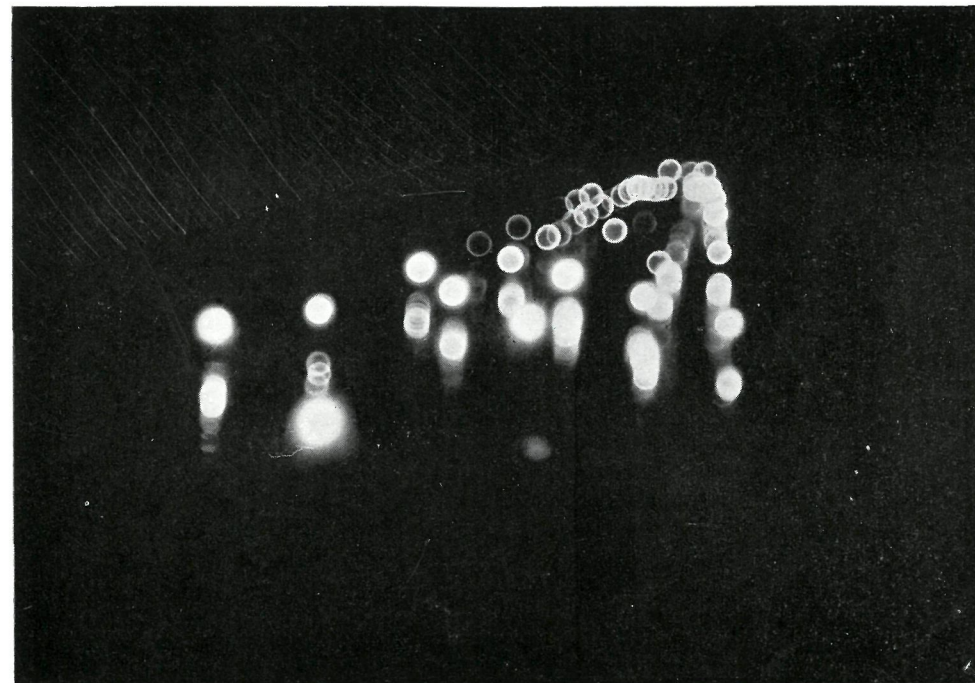
Photo Moholy-Nagy



Photo Germaine Krull
Au bal Musette de la rue de Lappe, à Paris

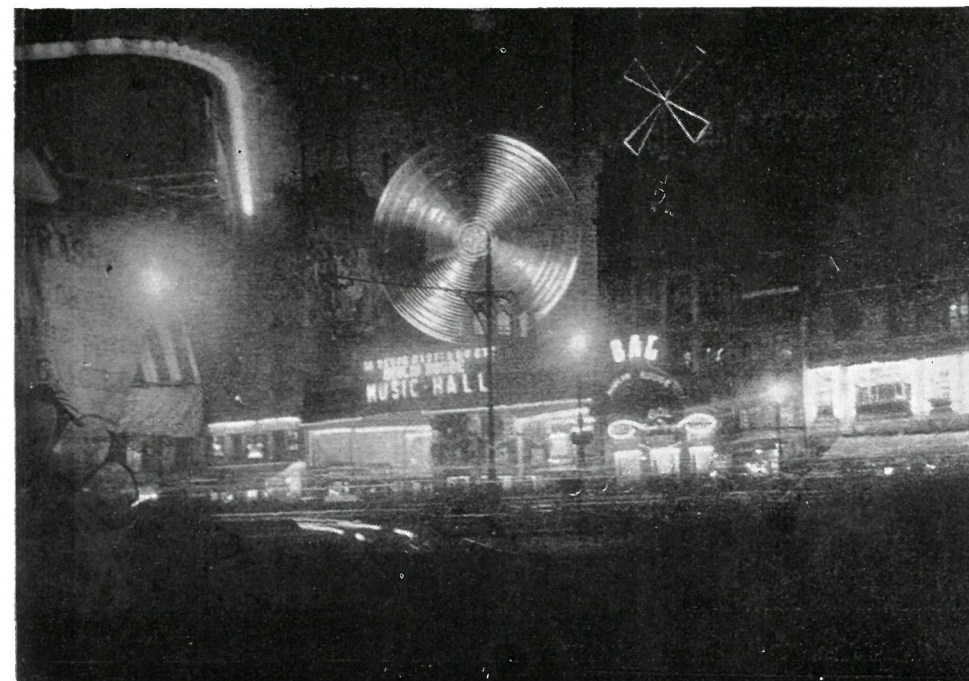


Photo Edgar Barbaix
Les vieillards de l'hospice flamand de Harelbeke



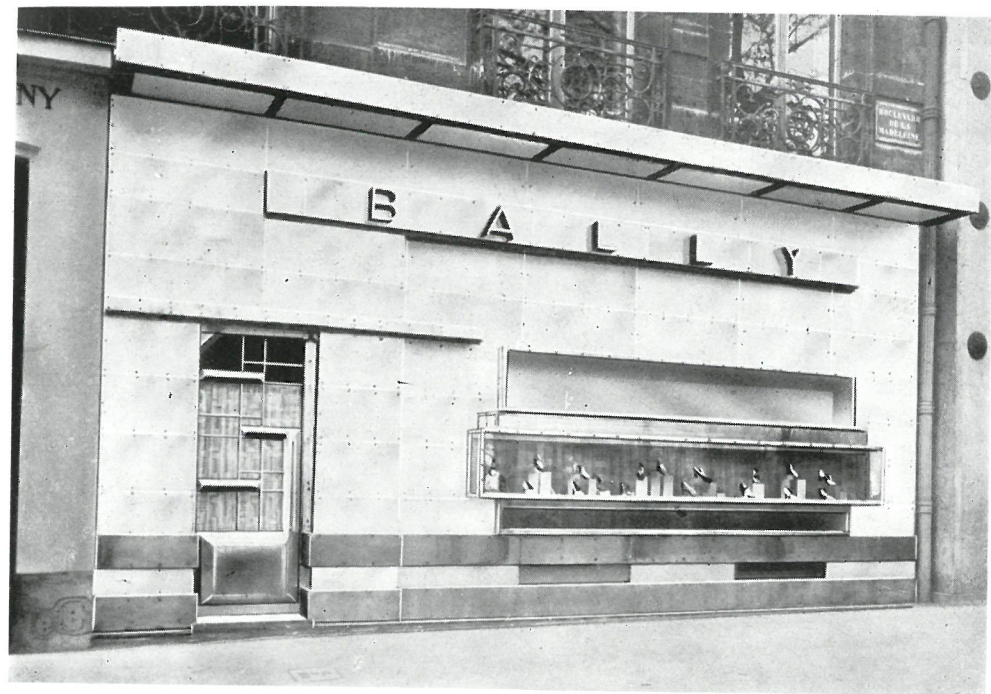
Lumières de Paris

Photo Man Ray



Place Blanche, la nuit

Photo Franco-films



Magasins

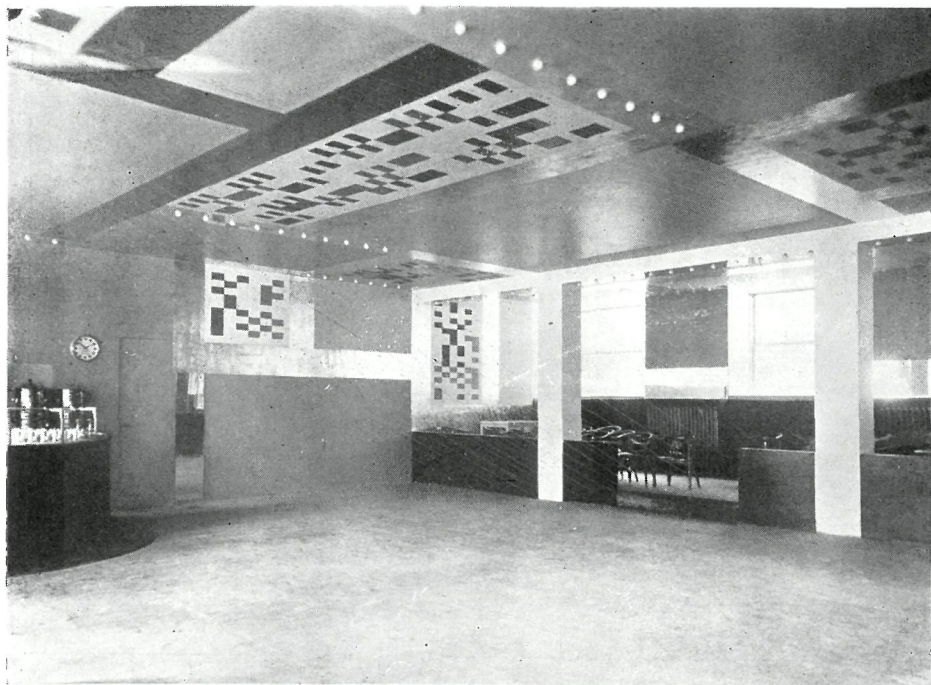


Photo Mylander



Boutiques

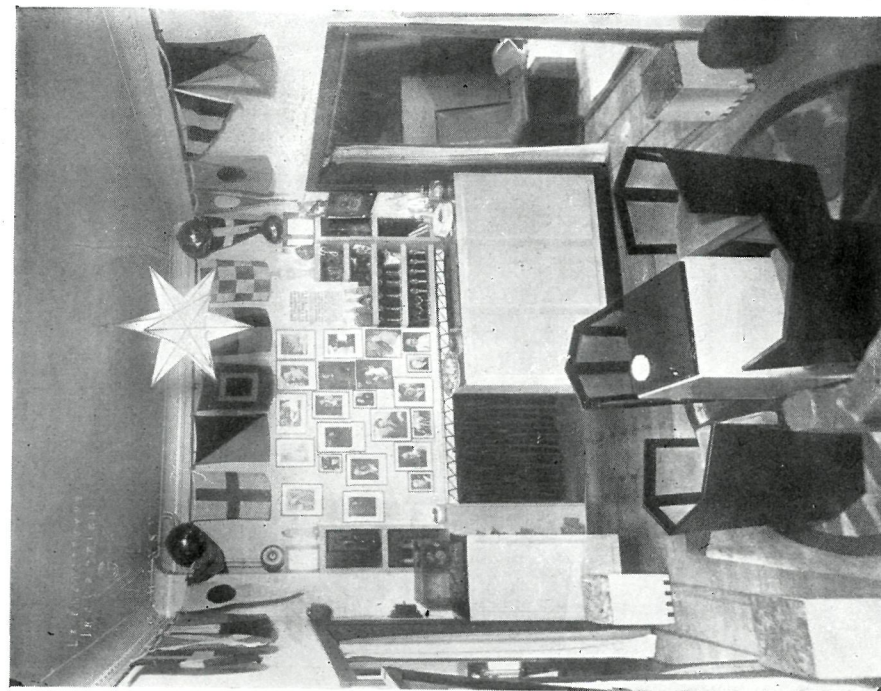
Photo Mylander



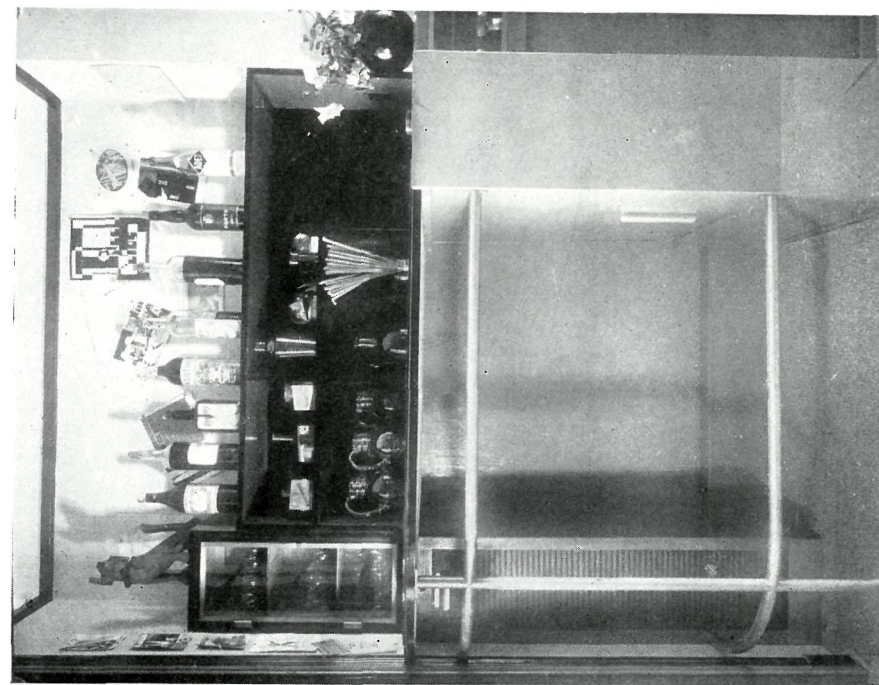
Tea-room exécuté par Mme Sophie Arp-Taeuber, à Strasbourg



Salons de couture exécutés à Bruxelles, par J. Pirard Photo E. Gobert



Le bar privé de M. et Mme P. G. v. H.-N., à Bruxelles Photo G. Mansy



Le bar privé de M. et Mme A. J.-G., à Bruxelles Photo G. Mansy

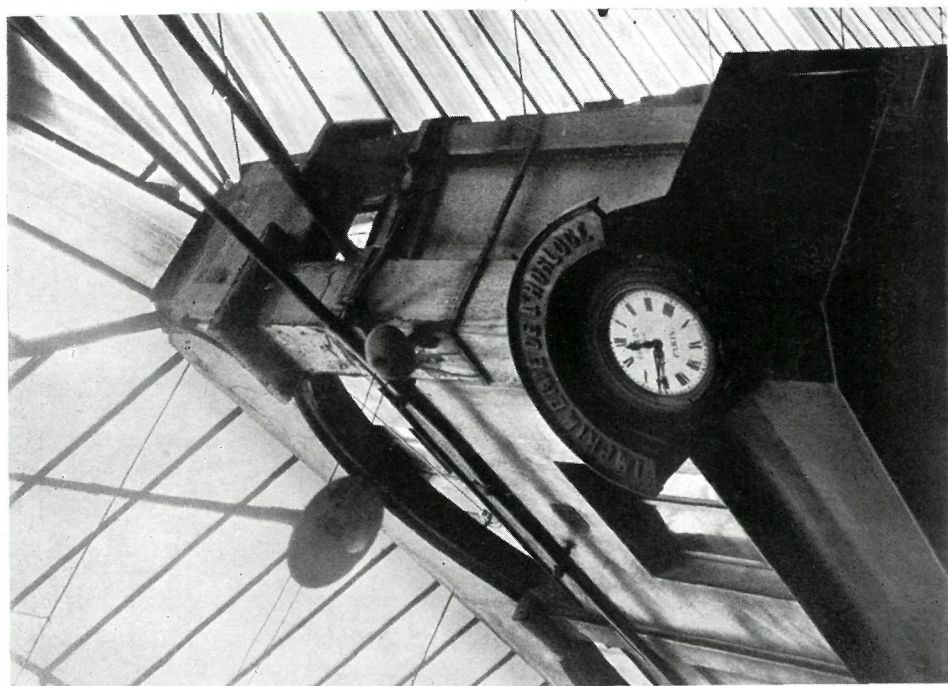


Photo Germaine Krull
L'Imprimerie de l'Horloge

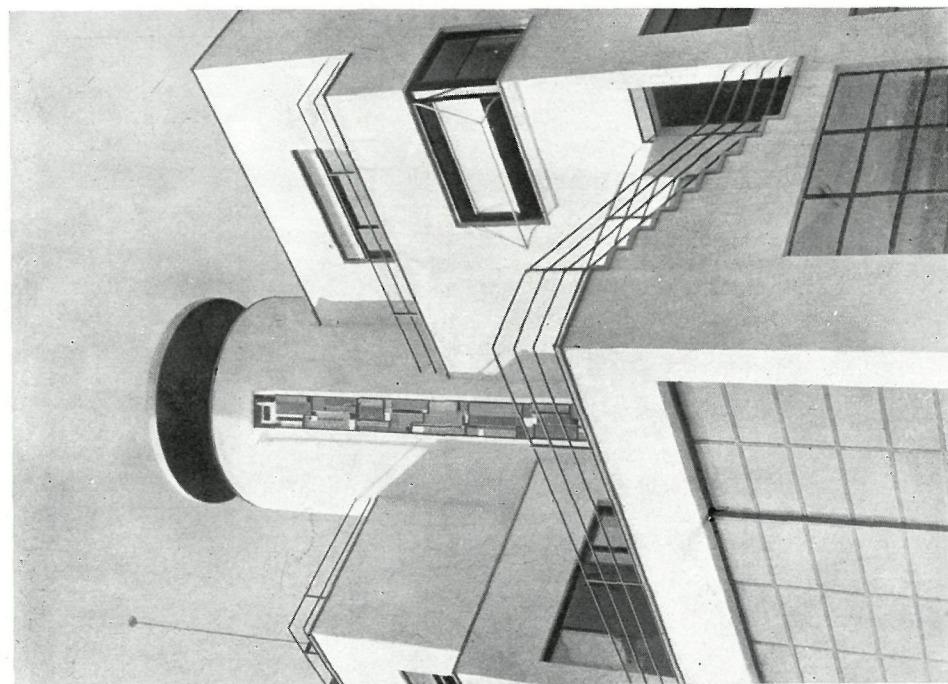


Photo Germaine Krull
Rue Mallet-Stevens

Ce nouveau réalisme emprunte bien des apparences. Théodore Dreiser (*Douze hommes*) le représente sous une forme scientifique, accablante. Ce n'est que par l'accumulation désordonnée, mais sincère, des détails que son œuvre dépasse cet aspect superficiel des événements auquel les naturalistes français — dont Dieu nous garde, — sacrifiaient tout, mais non impunément. Scott Fitzgerald tomberait dans ce travers si, à certains moments, une puissance supérieure, mais innommée, ne lançait brusquement l'une contre l'autre ses créatures dont l'uniforme de confection se déchire et découvre la chair vive.

Le cas d'Ernest Hemingway est plus curieux. En apparence, rien n'est aussi artificiel que ses contes avec leur fausse simplicité et leur déroulement trop sûr. On croirait avoir affaire à un disciple sérieux d'O'Henry. A tort. Je crois distinguer, dans *Cinquante mille dollars*, un procédé qui ne va pas sans rappeler l'axiome formulé par Charlie Chaplin au cinéma : sous le coup d'une émotion, l'homme s'efforce de dissimuler et non pas de traduire ce qu'il éprouve. Hemingway décrit seulement les paroles banales, les réflexes imposés par l'habitude, chez ses héros accablés par un concours vulgaire de circonstances, mais l'on sent constamment, à travers la scrupuleuse objectivité du récit, que tous ces gestes, toutes ces phrases ne sont qu'une pauvre et conventionnelle défense d'êtres trop misérables pour manifester l'existence irréfléchie et précieuse qu'ils recèlent au plus secret d'eux-mêmes. Comment l'auteur nous le fait-il entendre? Je ne sais trop. Une phrase répétée une fois de plus qu'il ne faudrait, une locution toute faite qui vient mal à propos jettent un jour inquiétant sur ce qui semblait n'être rien d'autre qu'un fait-divers raconté d'une manière nerveuse, qu'un dialogue teinté d'argot reproduit avec une exactitude phonographique.

A la faveur d'un livre comme *Manhattan-Transfer*, on aperçoit à quel point les théories unanimistes dont Jules Romains fut le prophète et Duhamel trop souvent la victime, ne sont que rhétorique pédante, impuissance à reproduire le phénomène qu'elles se piquent de mettre en valeur. John Dos Passos ne laisse pourtant pas d'écrire d'une manière recherchée; il vise sans cesse à l'effet et son roman abonde en descriptions travaillées, éclatantes. Mais jamais il ne sacrifie à l'erreur de dépeindre à l'aide d'artifices littéraires consistant en mots abstraits ou en phrases imprécises, cette absorption de l'individu par la masse. C'est par l'accumulation naturelle des événements, par l'enchevêtrement des intrigues et leur indépendance réciproque, par la simultanéité d'actes semblables qui paraissent cependant amenés par des causes singulières, qu'il nous rend sensible la vie « unanime » d'une grande ville et l'importance dérisoire et pourtant primordiale des existences individuelles. Grâce à un procédé de composition qui n'est pas celui du découpage cinématographique mais qui s'en inspire vraisemblablement, John Dos Passos nous fait participer à une série d'aventures qui n'ont guère en commun, sauf des contacts occasionnels, que le lieu de l'action. Chacune va vers son issue sans être inquiétée, mais non toujours sans être influencée, par l'existence des autres. Nous assistons à l'un des aspects qu'elles présentent, peut-être connaissons-nous le suivant, le dernier — peut-être pas. On croit faire dans le temps une merveilleuse promenade où les passants laisseraient deviner leur état d'esprit du moment. Qu'importe que

nous ignorions pour la plupart d'entre eux d'où ils viennent, où ils vont? Ce qui doit nous intéresser, ce n'est pas seulement la ligne qu'une vie décrit sans s'en apercevoir et qui s'interrompt toujours tragiquement, c'est la coexistence de tant d'aspirations semblables et semblablement déçues, c'est la différence absolue qui sépare ces êtres à leurs propres yeux et l'identité parfaite où les confond le regard du spectateur, c'est la tâche aveugle que chaque jour accomplit en connaissant mal la veille, en ignorant tout du lendemain, c'est surtout cette atmosphère créée par l'évolution et le développement d'un autre être vivant, la ville de New-York, qui ne se manifeste que par des détails d'apparence mesquine, un chemin de fer aérien, une rue en construction, un dock solitaire, le bouillonnement d'une artère, et qui préside cependant à la destinée de tous ces hommes qui le composent. C'est ce grand sujet que John Dos Passos a traité avec une probité parfaite et une maîtrise qui ne se relâche que dans les dernières pages. Pour juger à quel point la littérature peut gâter un pareil sujet, il suffit de lire *City Block* de Waldo Frank. C'est bien la peine de choisir les thèmes rebattus des faits-divers si on ne réussit à les gonfler que d'un mysticisme de mauvais aloi, d'un verbalisme à la mode, et c'est brouiller les cartes à plaisir que de faire passer de plates imitations du *Cantique des Cantiques* ou des *Psaumes* pour le monologue intérieur d'un agent de police ou d'un instituteur.

L'art de Sherwood Anderson est bien différent de ceux que je viens d'évoquer et c'est lui sans doute qui représente le mieux la démarche un peu tâtonnante de l'artiste qui s'efforce d'atteindre une vérité nouvelle et qui crée au fur et à mesure, parfois bien maladroitement, les instruments qui lui permettront de l'appréhender. Sherwood Anderson suit ses personnages avec une patience inlassable au long des événements infimes qui composent leur existence; il se prête à tous les détours de ces vies monotones qui contournent lentement, faute de force, les obstacles les plus insignifiants: une rencontre, un paysage, une demeure, une habitude; il attend que se fassent jour le geste, la parole, le silence imprévus, irréflechis qui trahiront brusquement la présence secrète d'un sentiment inavouable, d'une honte déguisée, d'un désir latent. Qu'il y ait influence du freudisme ou simple parenté, peu importe. Mais il est indiscutable que la démarche de l'auteur est exactement celle du médecin qui laisse le malade dérouler ses souvenirs, ses rêves, ses aspirations et qui ne tient compte que de ceux qui seraient incompréhensibles s'ils ne procédaient d'un trouble ou d'une souffrance inconnus. Cette recherche intentionnelle des éléments morbides est injustifiable en théorie. Reconnaissons qu'en fait elle seule permet d'avancer dans la connaissance de l'homme. C'est toujours grâce à la pathologie que la psychologie a fait des progrès. On ignore l'organe qui fonctionne normalement. On découvre celui qui souffre et grâce à sa maladie, on peut l'étudier. Et puis, quelle revanche que ce diagnostic sévère d'un peuple qui affecte la meilleure santé du monde et qui méprise les tourments qu'il prétend ignorer! Comment le petit village de Winesburg-en-Ohio peuplé de malades qui se méconnaissent et qui se trahissent, nous console du système Taylor, des ouvriers payés deux mille francs par semaine, des lois qui interdisent à un homme adresser la parole à une femme qu'il ne connaît pas! Elle nous est précieuse, cette rébellion de la nature humaine qui, au sein de la

prospérité matérielle, l'ignore pour trouver en elle-même des sources nouvelles de tourments. Sur un plan bien différent de celui des romanciers russes, Sherwood Anderson a retrouvé ce goût obscur de la souffrance qui coexiste chez l'homme avec la recherche inlassable du bonheur. En s'emparant du prétexte que constitue le conflit entre une civilisation industrielle et les forces simples de la nature (dont les chevaux et les nègres sont pour lui les parfaites incarnations), il a su montrer que l'action, ou même la vie, suppose un choix qu'on n'évite pas et qu'on n'évite pas non plus le regret d'avoir sacrifié une partie de soi-même, encore qu'on ne fût pas libre de faire autrement.

Tandis que les romanciers décrivent ainsi la lutte qu'impose la vie de tous les jours, les poètes cherchent à lui échapper en affirmant des valeurs éternelles. C'est ici qu'il s'agit de se montrer prudent et de se borner à des généralités de tout repos, car il faudrait avoir perdu tout sens critique pour juger un poème écrit dans une langue qu'on ne possède pas parfaitement. Il suffit d'ailleurs de vouloir imaginer comment un étranger partagerait l'admiration qu'on éprouve à l'égard de ses poètes préférés pour se rendre compte à quel point la poésie est prisonnière de la langue où elle fut conçue. Une traduction d'un poème ne peut être que mauvaise; si elle est bonne, c'est un autre poème, différent du premier. Elle ne peut avoir qu'une seule utilité: c'est d'aider ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement la langue.

Et cependant — tant il n'est pas de vérité absolue en matière artistique — si incontestable que soit ce principe, on lui connaît de nombreuses exceptions. Il arrive, on ne sait par quel sortilège, qu'à lire une traduction on goûte, on s'imagine goûter la poésie originale. Une phrase se révèle comme ne pouvant être que l'équivalent d'un beau vers. On parvient à suivre l'harmonie, le mouvement d'une strophe entière. Est-ce dû au hasard? au talent extraordinaire du traducteur? Je ne sais. Par surcroît, à lire directement le texte, on risque fort de le surévaluer. Un des effets les plus certains de la poésie, c'est de rajeunir les mots, de les débarrasser de toute la lourde signification qu'ils traînent habituellement après eux pour leur conférer une valeur unique, précise, quasi magique. (*Donner un sens plus pur aux mots de la tribu.*) Or la connaissance approximative d'une langue opère un travail semblable et c'est pourquoi on aime à exprimer une pensée banale ou usée dans un idiome mal connu parce qu'on lui procure ainsi une vigueur, une résonnance qu'elle n'aurait pas dans la langue maternelle: voir, pour les exemples, les feuillets roses du petit Larousse.

Voilà de quoi justifier amplement l'intérêt et le mérite que présente *l'Anthologie de la nouvelle poésie américaine* d'Eugène Jolas. Encore que le seul mot d'anthologie prête à bien des équivoques. Ce peut être un instrument de travail à l'usage d'étudiants pressés. C'est parfois le recueil des valeurs qui ont usuellement cours à une époque ou la sélection que pratique dans une littérature un goût particulier. Ce pourrait être aussi un recueil des œuvres les plus caractéristiques, bonnes ou mauvaises, de certains auteurs: c'est la formule que je préférerais, mais je n'en connais pas d'exemples. A vrai dire, l'anthologie de M. Jolas n'est rien de tout cela. Elle offre les caractères suivants: les notices biographiques très brèves et l'ordre alphabétique rigoureusement suivi interdisent toute

intention critique. Seuls les auteurs vivants sont rassemblés mais un choix a été opéré parmi eux. Enfin, chacun d'eux est représenté par un seul poème ou fragment de poème, rarement par deux. Ainsi définie, cette anthologie fait apparaître très nettement un caractère que toutes possèdent pourtant : aussi bien qu'un ouvrage d'imagination, c'est l'œuvre d'un homme et son auteur s'y révèle comme dans une autobiographie. On n'y trouvera pas de quoi asseoir un jugement sur la nouvelle poésie américaine : aussi bien, je me refuse à croire qu'une anthologie puisse jamais servir un tel projet. Une classe d'auteurs gagne trop à cette mise en valeur d'un fragment de leurs livres; l'autre y perd trop. Non, ce n'est à mon avis qu'un volume de vers à côté des autres, plus varié, plus déroutant, plus agréable à lire, mais qui favorise ce goût malheureux de notre époque qui fait préférer le poème au volume, la strophe au poème et le vers à la strophe. Qu'importe après tout, puisque de cette lecture, je rapporte au moins un beau vers et peu me chaut que Conrad Aiken soit illustre ou méconnu, que ses livres soient autant de merveilles ou un ramassis de lieux communs, puisqu'il a écrit :

D'un seul pas elle pouvait marcher de l'amour vers le silence.

S'il ne me paraît pas qu'on puisse trouver parmi ces cent vingt-six poètes un seul qui ait la grandeur d'un Poë ou d'un Whitman, plusieurs d'entre eux forment un groupe qui nous attire spécialement : ce sont les nègres et surtout Langston Hughes, Claude McKay, Jean Toomer. Ils nous offrent des chants aussi purs que les *spirituals* ou les *blues* anonymes dont quelques-uns ont été traduits par Mme Maria Jolas dans *le Nègre qui chante*. D'autres se trouvent cités dans *le Paradis des Nègres*. Il est bien inutile que je dise après tant d'autres ce qui nous touche dans ces poèmes et qui subsiste encore dans une traduction qui modifie pourtant rythme et résonnance. Mais alors que cette situation du noir en face du blanc a provoqué — ou tout au moins se trouve à l'origine — d'un mouvement poétique de grande valeur, les romanciers qui se sont efforcés de s'en servir ont bien mal réussi. Vraiment, à lire *le Paradis des Nègres*, on a du remord d'avoir fait tant de réserves au sujet de *Magie Noire*. Carl Van Vechten possède certainement mieux son sujet que Paul Morand, mais il n'en a tiré qu'un médiocre roman naturaliste avec de rares répliques à la manière d'*Ouvert la Nuit* :

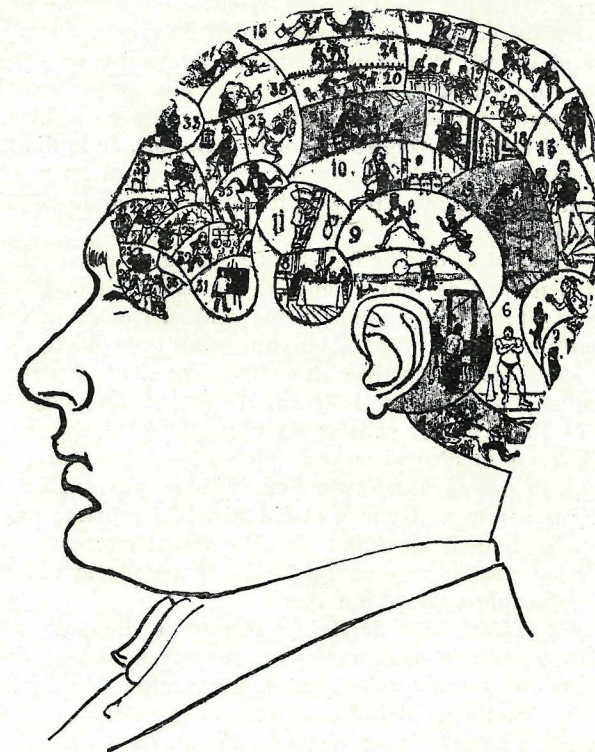
« Comme les lèvres de Byron frôlaient la joue de Lasca, un parfum exotique envahit ses narines... »

— Coty? murmura-t-il interrogativement.

— Non, nature, balbutia-t-elle. »

Quant à *l'Étincelle* de Walter F. White, l'assujettissement des hommes de sa race dans le sud n'a inspiré à l'auteur que la plus rebattue des intrigues et le style ne rachète rien.

Vraiment, tout ce qu'on retire de ces lectures pourtant méthodiques, c'est le sentiment de son ignorance et de l'impossibilité qu'il y a de juger un peuple d'après son art. Comme il serait plus facile, plus agréable de se contenter des idées toutes faites que procurent si aisément la vue d'un film où la jeune fille est belle et saine, le jeune premier bon et fort, le traître lâche et moustachu ou encore l'audition d'un disque où une voix nasillarde ajoute encore au charme qui émane de ces mots étrangers, mal connus, mal compris?



Tristan Zara, par G. Knutson-Tzara

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Le pianiste Braïlowsky ayant remporté à Bruxelles le succès le plus juste, le plus franc, les disques de Polydor consacrés à la multiplication de son jeu à la fois brillant et pur, concentré et généreux, sont d'actualité et doivent tout d'abord nous retenir. Nous n'avons à déplorer qu'une chose, c'est que l'éditeur se soit montré avare à l'égard de la Belgique, en ne lui permettant de connaître que le *Concerto en mi bémol majeur* de Liszt et la *Danse rituelle du feu* de Falla; lui cachant en revanche

Le Génie Prisonnier

par Robert GANZO

« C'est l'un des meilleurs nouveaux livres de l'année.. »

LES TREIZE "L'Intransigeant"

les autres enregistrements de l'illustre virtuose: Concerto de Chopin, œuvres de Strawinsky, etc. Or, je sais qu'en France le succès de ces ouvrages a été si grand, et si rapide, que la provision de disques s'est épuisée en quelques jours. Pourquoi sommes-nous moins privilégiés, et pourquoi ce dosage? Quoiqu'il en soit, voici deux enregistrements de piano qui doivent nous surprendre et nous enchanter. Je le dis nettement, il n'y en a pas de meilleurs. Ils marquent non seulement un progrès, mais une réussite totale, au même titre que tel disque pianistique de Gramophone ou de Columbia.

Le *Concerto* de Liszt (Polydor 667, 50, 52) est une œuvre extrêmement brillante, mais peut-être de toutes celles de ce compositeur la plus originale et la plus vivante. Bâtie sur un thème central très caractéristique et d'allure dramatique, elle se répand en une multitude d'exquis développements dont le pianiste a su tirer des effets excellents avec un art mesuré et consommé. J'ai rarement noté sur disque fusion plus agréable de l'orchestre et de l'instrument soliste; de plus, le son du piano est d'une clarté, d'une justesse et d'une couleur extraordinaires. Dans le morceau pour piano seul, la *Danse rituelle du Feu* (91140), ces qualités se précisent encore. Nous sommes charmés et éblouis. Si j'exprime avec tant de liberté mon enchantement au début de cette chronique, c'est pour marquer ma joie de constater une conquête de plus dans la région la plus ingrate du domaine phonographique.

Dans une autre région, bien défrichée, la plus fertile, celle de la musique de chambre, nous avons, ce mois-ci, quelques nouvelles récoltes des plus satisfaisantes: un Quatuor de Mozart, un Quatuor de Beethoven, un Quatuor et un Quintette de Schubert.

Schubert reste au premier plan, cette année du Centenaire, c'est pourquoi nous nous en occuperons d'abord. Son *Quatuor en la mineur* (Columbia 9442-45), assez différent de celui en ré mineur, se recommande à mes yeux par des qualités peut-être plus profondes. C'est une œuvre un peu grave, où, parmi les envolées irrésistibles, coutumières à Schubert, et des traits mélodiques de premier ordre, vient s'insérer ça et là une phrase mélancolique, mais gracieuse, du plus prenant effet. On retrouve dans l'*Andante* le motif charmant de l'entr'acte de Rosamunde. Le *Menuet* est délicieux, plein d'esprit, de gentillesse, de grâce et de sentiment, et l'ouvrage s'achève sur un rythme nerveux où la mélancolie du début se change ou plutôt s'atténue dans un élan de fierté magnifique.

Le *Quintette* du même auteur, dit « des truites » (Parlophone P. 9288-87-98), exécuté par le quintette Edith Lorand, et où le piano joue un rôle important, est d'une inspiration qui rappelle le *Trio en si bémol* dont

CLAEYS-PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'Ixelles (porte de Namur)

Bruxelles — téléphone 271.71

le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié - intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas du tout

nous avons plusieurs fois eu l'occasion de nous occuper. C'est le même mouvement extrêmement cadencé, rapide, parfois emporté, la même allure à la fois ferme, hardie et discrète. On y retrouvera aussi cette saine compréhension de la mélodie qui fait aimer ces deux œuvres voisines par le fond et la forme.

Mozart nous est présenté cette fois par le Quatuor Flonzaley, c'est-à-dire avec un art impeccable. Le *Quatuor en ré majeur* (Voix de son Maître, D. A. 947-49) est, si je ne me trompe, l'un des ouvrages de Mozart où il a accumulé le plus de grâce et de séduction. Stendhal, qui semble avoir étudié la vie et l'œuvre de Haydn avec une compréhension très aiguë, se trouve en défaut lorsqu'il s'occupe de l'œuvre de Mozart. Il néglige la partie instrumentale pure de cette œuvre pour ne louer que le compositeur d'opéras. Pourtant, dans la série des ouvrages de l'auteur de *Don Juan*, les quatuors et maints morceaux pour petit orchestre, ont la valeur précieuse de certains tableaux de Raphaël, qu'on ne cite que rarement et qui valent les œuvres classées et célèbres. Ce *Quatuor* notamment est une merveille de pureté linéaire et d'invention. Jouer Mozart est plus difficile peut-être que d'interpréter tel auteur beaucoup plus compliqué; la simplicité du dessin, l'ordonnance et la précision du mécanisme, si j'ose m'exprimer ainsi, la finesse du coloris, tout cela exige des interprètes une sûreté de métier, mais surtout un goût peu ordinaire. Le Quatuor Flonzaley s'y est surpassé. Ces trois petits disques sont autant de bijoux d'une valeur inappréciable.

La Compagnie Columbia vient d'avoir la bonne fortune d'enregistrer deux œuvres de Beethoven jouées par le Quatuor Capet. Je l'ai dit maintes fois: faire appel à des musiciens d'élite, c'est le premier pas d'une réussite presque certaine. L'exemple est concluant: voici un enregistrement où rien ne cloche et qui nous restitue, sans la moindre faiblesse, une interprétation émouvante de l'une des œuvres de Beethoven les plus parfaites, le *Quatuor en mi bémol*, n° 10 (Columbia D. 15061-4). Le Quatuor Capet possède ces qualités bien françaises: l'aisance, la mesure, la clarté. L'œuvre de Beethoven débute comme une sorte d'aveu où le monologue peu à peu s'inquiète et se tourmente. Pas l'ombre de mélodie dans cette confession musicale. Et voici que l'*Andante* soudain nous plonge dans un abîme de tristesse se développant jusqu'au désespoir, mais se relevant peu à peu, reprenant force, pour rejoindre la lumière, et, d'un élan magnifique s'élancer dans la certitude et la joie, sinon du bonheur, en tous cas de la force et de l'énergie.

~ L'orchestre philharmonique de Vienne, sous la direction de F. Schalk, nous donne une curieuse interprétation de la *Symphonie pastorale* de Beethoven, enregistrée par la Compagnie du Gramophone (D. 1473-77).

**Les dernières créations de
PARIS, LONDRES, NEW-YORK
vous les trouverez chez**

**W A L K - O V E R
128, rue Neuve Bruxelles**

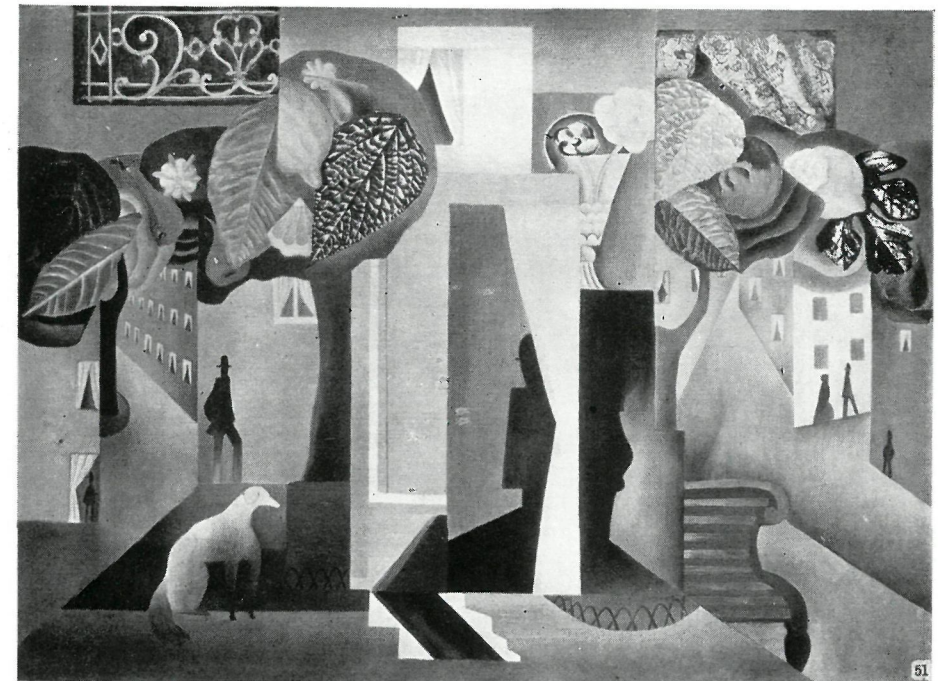
De toutes les symphonies de Beethoven, celle-ci est peut-être celle que présentent le moins les musiciens savants. Descriptive, disent-ils avec dédain. Pour moi, je ne rougis pas de la mettre au tout premier rang. Tout est style dans ces tableaux bucoliques d'une si belle ordonnance. Si l'on peut si bien en « situer » la musique, cela tient à la clarté de l'écriture, à la justesse du son. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la musique décorative, mais dans le sens le plus classique du mot. Rien de moins naturaliste que ces larges panneaux évoquant la vie rustique avec une profondeur et une grâce virgiliennes. L'interprétation est très originale, un peu rude ça et là, ce qui accentue certains effets et intensifie la couleur. L'enregistrement, d'autre part, est excellent.

Si je puis me permettre un souhait, je dirai que j'attends chaque mois un ou deux enregistrements de l'orchestre de Stokowsky. Je parle de l'avenir, car ce mois-ci nous sommes comblés : Gramophone nous donne, exécutés par l'orchestre de Philadelphie, deux *Fêtes nocturnes* de Debussy et un *Prélude* de Bach. Agréables surprises pour le musicien difficile et exigeant ! Le petit disque consacré à Debussy (E. 507), avec ses deux faces si différentes, clair de lune d'une part et de l'autre lanternes vénitiennes, est un vrai chef-d'œuvre d'enregistrement. Quant au *Prélude* (D. 1464) de Bach (l'autre face porte un émouvant cantique, *I call upon the, Jesus*) il nous transporte sur un plan sublime. Le moins qu'on puisse dire de l'orchestre qui permet au miracle de se produire, c'est qu'il nous fait oublier que des archets s'agitent sous cette musique céleste. Mais ces musiciens ne sont-ils pas des anges ?

~ L'exemple du *Septuor* de Saint-Saëns pour trompette, deux violons, piano, alto, violoncelle et contrebasse, édité par Odéon, est assez caractéristique. Je ne parlerai que du rendement de ces disques. Une fois de plus se vérifie ce que je disais précédemment de la musique écrite pour petit orchestre : c'est celle qui convient le mieux à l'enregistrement pour le phonographe. Il faut entendre ce *Septuor* pour se rendre compte de la clarté, de l'équilibre, de l'authenticité de la reproduction. J'y ajouterai un autre exemple aussi frappant : *La Scène de Ballet* pour marionnettes, de Glazounow (Voix de son Maître, B. 2754) exécuté par la New-Light symphony orchestra ; l'ensemble des sons, j'allais dire le volume, remplit exactement l'espace de la salle d'audition ; il ne le dépasse, ni ne reste en deçà. Je ne me lasserai pas de revenir sur ce sujet et je citerai, dans une prochaine chronique, quelques œuvres modernes dont l'enregistrement s'impose.

~ Je ne signalerai qu'un seul disque de chant, ce mois-ci, mais il est de qualité : deux fragments de *Othello* de Verdi, chantés par Benvenuto

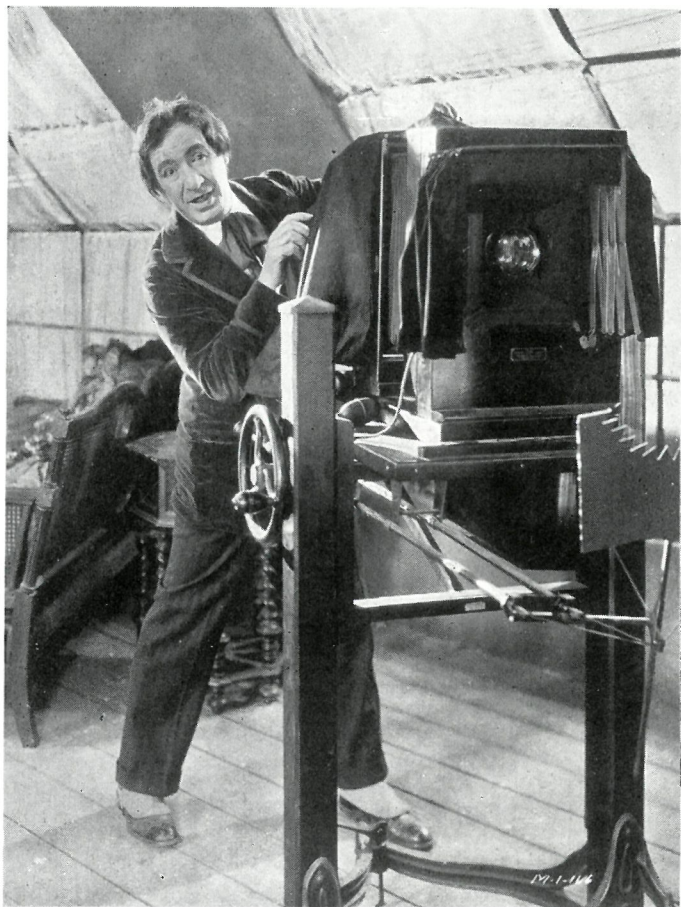
Chocolatier	“ Mary ”	Confiseur
Bruxelles :		Ostende :
Rue Royale, 126		Rue de Flandre, 15
Tél. 145,00		Tél. 7086



Léopold Survage : Rues de Nice (1915)



« La Rue », film de Karl Grune



« Le photographe »
fragment de « L'Aurore », film de F. W. Murnau

Photo Fox



Le photographe Eugène Atget

Photo Bérénice Abbott



Eric von Stroheim, dans son dernier film :
« La Marche Nuptiale »

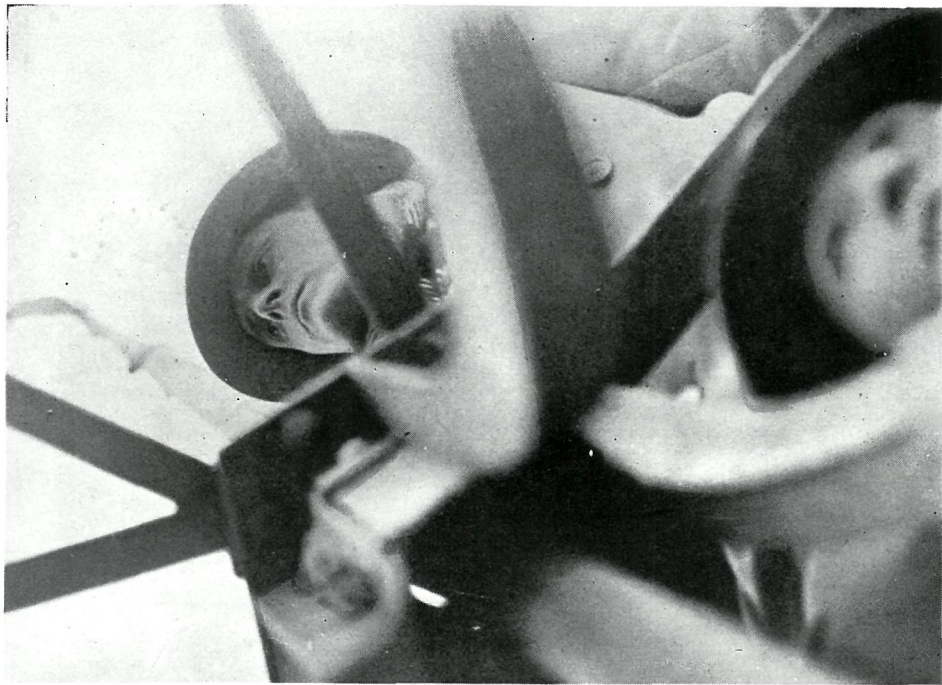
Photo Paramount



Gustave de Smet : « Radio »



Photo Martine
L'écrivain Emmanuel Bove



Le metteur en scène René Clair
dirige la mise en scène de son film « La Tour »

Franci, avec l'Orchestre de la Scala de Milan (Voix de son Maître B. 1154). Il est regrettable qu'on exécute si rarement cette œuvre, capitale cependant, de Verdi. Nous devons au phonographe de la connaître et de jouir d'une interprétation brillante d'une de ses plus belles pages, ce *Credo* où le sens dramatique du compositeur s'affirme mieux peut-être que dans ses œuvres plus connues, mais infiniment moins caractéristiques.

Puisque avec ce morceau nous frisons la musique religieuse, mettons en vedette deux excellents enregistrements d'orgue: *La Marche d'Héraclès* de Haendel (Polydor 95158), jouée par Sittard, et la *Fantaisie* de Bach en sol mineur (Columbia 11723), qu'exécute M. Commette dans la cathédrale de Lyon. Deux disques impeccables, de grande envergure. L'orgue est peut-être l'instrument qui « rend » le mieux au phonographe.

Enfin, voici des danses. Le vieux Johan Strauss (que l'on n'a pas tort de ressusciter par ces temps de jazz exaspérés) est encore capable de soulever l'enthousiasme de maints danseurs. Quel charme, et quelle gaieté entraînante, dans ces deux valse: *Aimer, boire et chanter* et *Roses du Sud* (Voix de son Maître, D. 1452) que joue parfaitement l'orchestre symphonique de Chicago! Les deux *Danses hongroises* très connues de Brahms (Odéon 170053) sont aussi très agréables, fort bien enlevées par l'orchestre de M. Cloëz.

Et voici des blues: *The bird of the blues* et *St Louis blues* (Brunswick 20065 B.) dont l'orchestre de Vincent Lopez nous présente une interprétation nouvelle, extrêmement originale avec une tendance assez curieuse à la dramatisation; les changements brusques de rythme, l'emploi de la trompette grave et de la petite trompette, le chromatisme pittoresque, sont autant d'heureuses trouvailles. De *Good news*, deux bons extraits par l'orchestre Jack Hylton (Voix de son Maître B. 5506). Un fox-trott parfait, aux sonorités raffinées, et que doit aimer Darius Milhaud: *In a Japanese garden* (Idem, B. 5401).



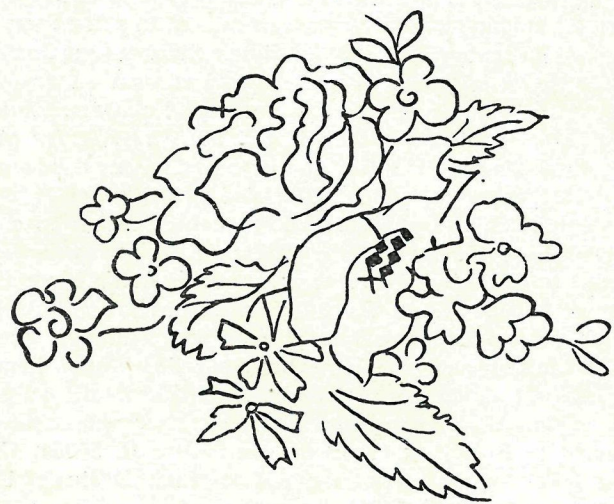
Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à Fr. 12.50 le flacon. —

DELEU

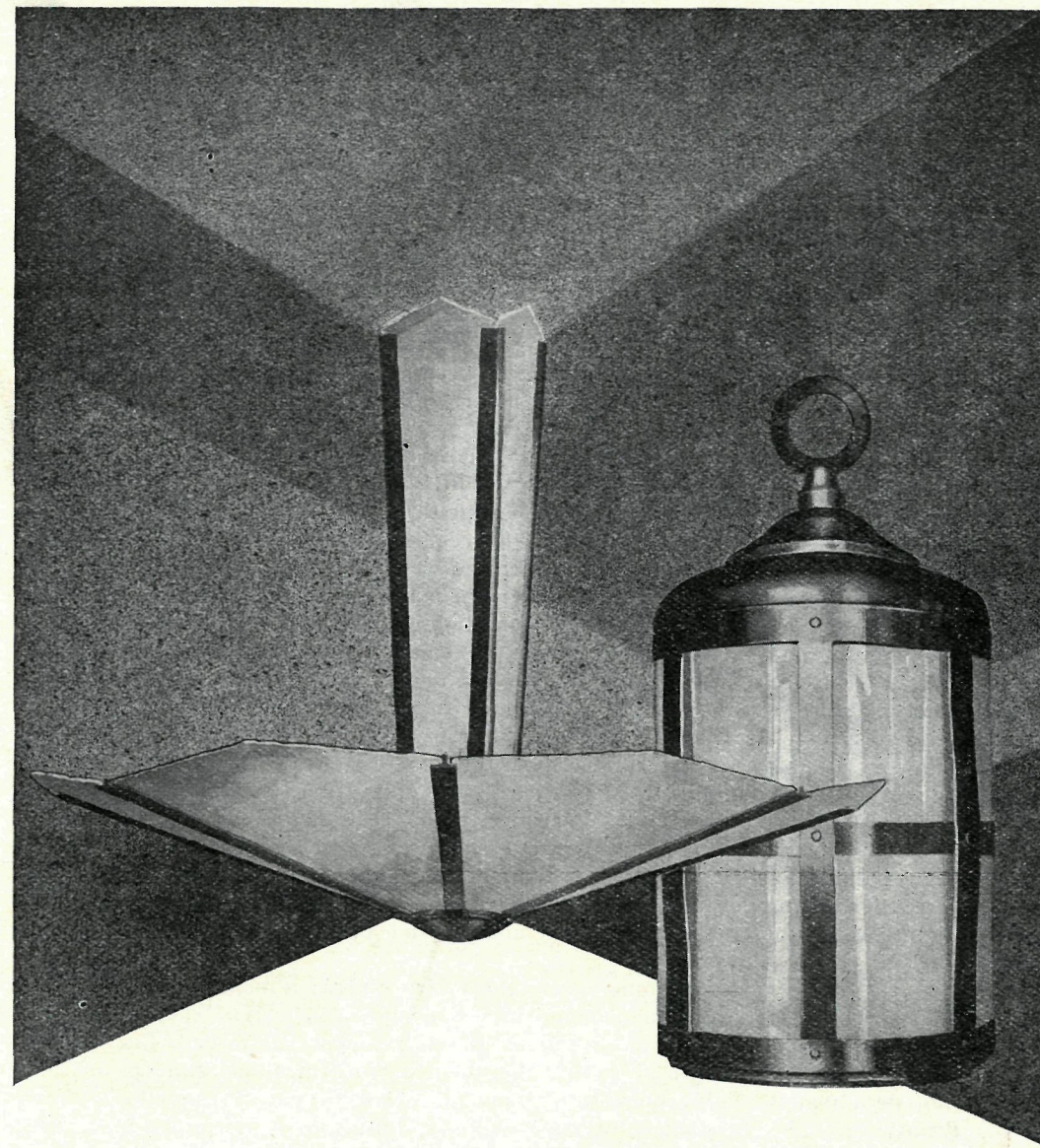
19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80

Pour Toi seule
Le Scir tombe
Rêve de Fée
Sous les Fleurs



PARFUMS **LILLO** PARIS

Narcisse blanc
Origan
Chypre d'Or
Ambre Suprême
et
Un peu de lilas ..
(la dernière perfection)



Luminaire

Lorsque vous viendrez nous voir nous vous soumettrons un choix extrêmement varié de Lustres Modernes et de Style.

Si vous ne pouvez vous déplacer, indiquez-nous le genre d'appareil d'éclairage qui vous intéresse, nous vous enverrons des photographies.

VANDEBORGHT F^{RES}

46 à 58, RUE DE L'ECUYER - BRUXELLES

V A R I E T E S



Une conférence de Fernand Crommelynck. —

Elle aurait pu s'intituler: « Histoire naturelle de l'artiste » car Crommelynck n'hésita pas à le prendre de haut: grâce à Lamarck, il justifia l'existence de l'art pour aboutir au procès de notre époque. On n'ignore pas qu'elle souffre d'un excès d'individualisme dont Crommelynck se plut à relever les traces, non seulement en littérature, mais en amour, où le langage singulièrement précis qui est actuellement de rigueur et la complaisance que les couples mettent à préciser leurs attitudes à l'aide d'artifices comme les jeux de glaces indiquent la volonté arrêtée de ne pas permettre au sentiment de dépasser ses manifestations charnelles.

Cette apologie de la tradition qui nous inquiéterait de la part de tout autre prend sa véritable valeur lorsqu'elle émane de l'homme qui a su donner à l'art dramatique français un éclat nouveau. C'est que Crommelynck n'ignore pas que l'art est une lutte et suppose donc une résistance. Cette résistance, la tradition et l'organisation sociale avaient réussi jusqu'ici à la maintenir assez forte pour que toute nouvelle tentative y trouvât un point d'appui. Mais, à l'usage, cette opposition s'est émoussée, elle ne permet que des chocs dérisoires, plus rien de grand ne peut se tenter contre ces décombres. Où tout est permis, rien n'est audacieux. Les véritables artistes, ceux qui comme Crommelynck entendent que l'essentiel soit mis en question par leur œuvre, s'interrogent sur un conflit qui soit encore possible, sur un antagonisme où leur adversaire ne soit pas vaincu d'avance.

Il est permis de croire que nous allons être obligés d'instaurer une nouvelle tradition artistique comme une nouvelle organisation sociale. L'humanité est assez rôtie d'un côté et elle se retourne sur le gril. Les œuvres littéraires les plus récentes cherchent à construire une conception de l'homme plutôt qu'elles n'attaquent, après France, Pirandello, Proust, les idées existantes. Et encore Proust lui-même ne termine-t-il pas son œuvre sur l'affirmation de l'importance absolue, dans une vie, de quelques moments, sur la révélation d'un mouvement de l'esprit dépourvu de l'incertitude et de l'éparpillement qu'il nous révélait dans les sentiments ou les raisonnements les mieux établis? *Ulysses*, de James Joyce, n'évoque-t-il pas impérieusement les grandes œuvres de la Renaissance, assises d'un classicisme ultérieur? La très belle scène de *Tripes d'Or*, que lut Crommelynck, ne nous empêche pas de croire que, pour

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

connaître l'homme, une critique impitoyable, excessive, des vérités qui ont eu cours est nécessaire. La vérité se salit terriblement vite à l'usage. A peine a-t-elle passé entre deux ou trois mains que sa ligne et sa couleur sont gâtées, qu'elle est devenue mensonge. Le nettoyage qui s'impose semble d'abord compromettre même ce qui subsistait de bon dans cette forme altérée. Il n'en est rien. En cette matière, l'erreur en deça nous paraît moins dangereuse que l'erreur en delà, l'anarchie des connaissances semble préférable à un ordre sévère qui comprend et qui impose ne serait-ce qu'une faible quantité d'idées fausses.

Maintenant, nous serons d'accord pour dire qu'on a un peu abusé du râclage ces derniers temps: cela nous fait une jolie galerie d'écorchés. Aussi il importerait que ce moindre mal, mais ce mal, fût dénoncé par un homme comme Crommelynck dont l'œuvre interdit l'interprétation étroite que trop de gens seraient intéressés à donner à ses paroles de l'autre jour.

D. M.

Une Fugue (Emmanuel Bove). —

Du réalisme de Julien Green à celui d'Emmanuel Bove, il y a quelque distance, et cette constatation n'est péjorative pour aucun des deux auteurs. On n'ignore pas, qu'Emmanuel Bove, et celui-ci ne l'a jamais dissimulé, écrit dans la hâte et que le souci de la perfection ne le tarabuste pas outre mesure. C'est donc au-delà des mérites du style qu'il faut chercher les qualités d'Emmanuel Bove, et elles ne manquent pas. Quelques nouvelles d'*Henri Duchemin et ses ombres* dont on a trop peu parlé contiennent un élément de désarroi, une perception du désespoir dont on ne voit guère l'équivalent dans les ouvrages romanesques d'aujourd'hui. *Une Fugue* procède d'une inspiration assez voisine de celle qui engendra ces récits. Bove nous y expose un cas de mythomanie féminine, par les procédés les plus directs, les plus concrets, et d'une étonnante sûreté. (Aux éditions de la Belle Page.)

T.

« Félix ». —

Depuis le jour où mon professeur d'histoire m'a avoué qu'il ignorait la date précise qui marque la fin de l'histoire ancienne et que les meilleures autorités étaient en désaccord à ce sujet, j'ai résolument rayé les mots *ancien* et *moderne* de mon vocabulaire. Je ne puis dès lors songer sans rire à ceux qui parlent d'art moderne en donnant à cette épithète une signification différente de celle de *contemporain*, et c'est avec stupeur que je songe à certains artistes qui nous assurent de leur volonté d'être modernes. A les en croire, tout talent serait vain qui ne consiste

cinéma, littérature, beaux-arts, tous les livres d'avant-garde, librairie **JOSÉ CORTI**
6, rue de clichy, paris

pas à capter, à reproduire ce que notre époque peut offrir de fugace et de neuf et il ne serait plus permis en 1928 d'interroger la nature éternelle de l'homme par des procédés qui ont déjà fait leurs preuves. Aussi je ne m'étonne pas que mon admiration pour Bernstein suscite des sourires méprisants et que pour un peu on me demanderait de la justifier, pièces en main, alors qu'il me suffirait de faire allusion à Antonin Artaud ou à Jean Desbordes pour recevoir des bourrades dans le dos en signe d'approbation. Il est temps de marquer nettement que nous aimons Pierre Mac Orlan et André Breton précisément pour les mêmes raisons qui nous font relire Hoffmann et Cazotte et qu'il est des esprits pour lesquels Benjamin Constant sert aussi bien de mot de passe que Lautréamont. Quant j'assiste à une pièce où la misère et la roubardise de l'homme, la lâcheté et la tendresse de la femme sont offertes sans fard et sans rhétorique, dont les artifices scéniques sont peut-être passés de mode mais sont à coup sûr subordonnés à l'intrigue qu'ils servent et dont ils ne se servent point, je ne vois pas pourquoi je bouderais à mon plaisir sous le prétexte, peut-être, qu'en Russie les acteurs évoluent sur trois étages ou que Jean Cocteau a introduit sur la scène les phonographes, les anges et un style en bouchon de carafe. Mais j'ai un autre danger à éviter en confessant publiquement que je tiens *Félix* pour une bonne pièce: c'est l'approbation hypocrite des survivants d'on ne sait quelles théories d'avant-guerre qui, au nom de leur expérience lourde de vingt années d'échecs et de médiocrité, s'incrument dans la vie littéraire et s'arrogent le droit de juger. Ils ne connaissent de l'art que le visage qu'il offrait lors de leur hypothétique jeunesse et, outre une admiration aveugle pour les classiques dont à partir d'un certain âge on ne peut plus décentement se passer, ils déclarent un ouvrage bon ou mauvais suivant qu'il est conforme ou non à l'une des formules reçues en 1890. A y bien regarder, c'est l'attitude de ceux qui se veulent modernes, avec un retard de quarante ans en surcroît, l'aveulissement béat tenant lieu d'ignorance éclatante et l'avachissement de l'expression ayant remplacé l'insulte facile. Ces vieillards se piquent d'ailleurs de suivre de très près « les jeunes » comme il disent avec une si bienveillante indulgence et il est curieux de confronter leurs jugements sans cesse erronés. Car ce qu'ils goûtent, c'est le reflet de lectures déjà anciennes et les influences périmées dont beaucoup d'ouvrages médiocres portent encore aujourd'hui la trace tan-

VIENT DE PARAÎTRE — "AU VICE IMPUNI,"

Robert GANZO

Le Génie Prisonnier

N'ES-TU PAS DANS
CE LIVRE ?

EDIT. ORIG. SUR VELIN : 12 FRANCS

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

dis que le véritable talent leur paraîtra ou trop audacieux, ou dépourvu d'originalité, en tout cas sans intérêt. C'est que précisément un bon écrivain ne peut valoir que par l'éclat d'une vision nouvelle qui appartient à lui seul ou par cette humilité, cette sincérité qui effacent l'auteur devant l'œuvre où le lecteur s' imagine aussitôt entrer de plein-pied. Sans doute. Bernstein est encore trop habile pour appartenir tout entier à cette dernière catégorie: il a des vulgarités de dialogue que le boulevard a manifestement inspirées et le troisième acte de *Félix* contient des coïncidences trop faciles pour être honnêtes. Mais je sais gré à ce fabricant de pièces qui avait constitué une formule de succès de tout repos d'avoir travaillé sans crainte à la briser pour y introduire toujours plus de vie.

D. M.

Cinéma. —

Bruxelles possède maintenant avec le Studio du Palais des Beaux-Arts, une salle spécialisée où ceux qui désirent voir de véritables films et non des productions commerciales pourront se rendre sans crainte. Deux séries de programmes sont prévues: La première se donne le vendredi, par abonnement. Elle comprend les films qui s'écartent trop des sentiers battus pour plaire à ceux qui n'ont pas fait du cinéma ou de l'art leur principale préoccupation. On a débuté par une œuvre de Walter Ruttmann: *La Symphonie d'une grande ville* (Berlin), un documentaire lyrique, si l'on peut désigner ainsi ces films déjà nombreux — et presque tous remarquables — qui ne comportent aucune intrigue, empruntent directement leur sujet à la réalité sans recourir à l'intermédiaire d'un studio, d'acteurs, mais qui interprètent au gré de leur réalisateur le thème qu'ils traitent par la variété et l'ingéniosité des angles de prises de vues et la cadence du montage. *Moana* reste le chef-d'œuvre du genre. *La Symphonie d'une grande ville* prend place à côté de *l'Exode* (Grass): les deux fragments des machines et de la rue la nuit sont surtout d'une étrange beauté.

La seconde série fournit le programme des autres soirées de sorte qu'il est permis maintenant de se découvrir à l'improviste l'envie d'aller au cinéma sans interroger désespérément les placards de publicité pour savoir ce qu'ils déguisent: le meilleur ou le pire. Le spectacle d'inauguration était composé d'un documentaire d'un effet facile, mais bien réjouissant: *Paris il y a vingt ans*, et d'une très curieuse comédie de Roy del Ruth: *La Folle nuit* (*New Year's Eve*): le rêve habituel est traité

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES FLEURS
SES VASES

SES TABLES
SES COURONNES

avec une fantaisie originale d'excellent aloi et abonde en effets comiques que seul le cinéma pouvait amener. Sans doute, les sensations propres au rêve ne sont pas reproduites avec la fidélité que *Jazz* présentait parfois, mais il y a par contre un réveillon étourdissant et Monte Blue est encore meilleur que d'habitude.

D. M.

Ombres blanches film sonore. —

Nous ne nous pardonnions guère de n'avoir pas assisté au départ du cinéma et que notre naissance ait été postérieure aux premières séances du Grand Café, en 1895, où, d'ailleurs, rien ne prouve que *La sortie des usines Lumière* nous eût jeté dans le délire. Néanmoins, nous regrettons de ne pas nous être trouvé là. Mais nous voici consolé. Toutes nos résistances à l'endroit du film sonore sont vaincues, et, du coup, les théories émises depuis un lustre sur le drame silencieux, les images muettes deviennent périmées, et bonnes pour les archives. Que le Movietone ou le Vitaphone aient été, comme on nous assure, inventés pour rendre au cinéma un intérêt qu'il était près de perdre, et qu'ils constituent des combinaisons de trusts, on est enchanté de l'apprendre, mais rien ne nous est plus égal que ces considérations. Le programme de films parlés, exécutés en Amérique, qu'on projette en ce moment à Paris est enregistré par le Movietone et nous gagne à une cause qui paraissait indéfendable.

Nous voulons bien qu'il s'agisse là d'ébauches, mais les questions de mise au point nous importent peu. On ne voit pas clairement encore à quoi aboutiront les petites bandes qui nous représentent un chanteur, une chanteuse ou un orchestre, et, synchroniquement, la romance et la musique. Examinons ces tentatives en nous répétant que *L'Arroseur arrosé* ne laissait pas prévoir *Le Cuirassé Potemkine*. Quant à *Ombres blanches*, dont nous dirons plus loin les qualités cinématographiques, qu'il nous suffise d'avouer que c'est, à nos yeux, une expérience bouleversante. La voix humaine intervient et non point pour les besoins d'un monologue, mais plutôt comme un accompagnement supplémentaire qui se mêle au commentaire musical. Des jeunes filles se balancent aux lianes, plongent dans une rivière, et l'on perçoit leurs cris heureux. Une troupe sauvage part pour la chasse, et une rumeur s'élève, qui sort des gorges rauques. La tribu pleure un mort par une mélodie nostalgique. Nous ne faisons aucune illusion: on ne tardera pas à mettre cet instrument au service d'entreprises absurdes.

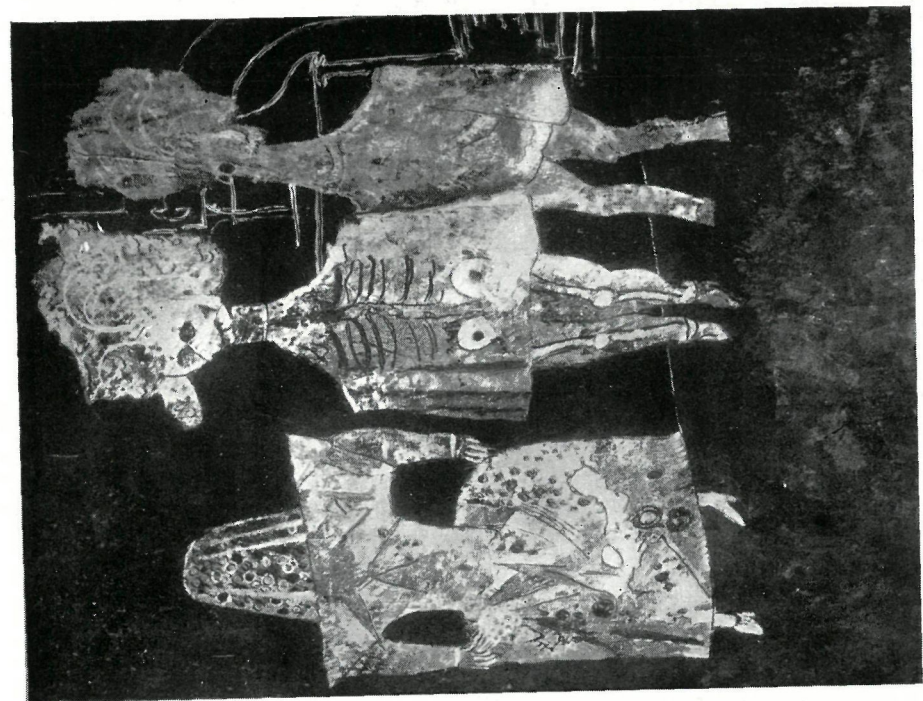
On pourrait priver *Ombres blanches* des éléments que nous venons de définir: ce n'en resterait pas moins un film excellent en plusieurs endroits, mais qui, nulle part, ne nous fait oublier *Moana* dont le décor,

RADIO RADIOR 1929

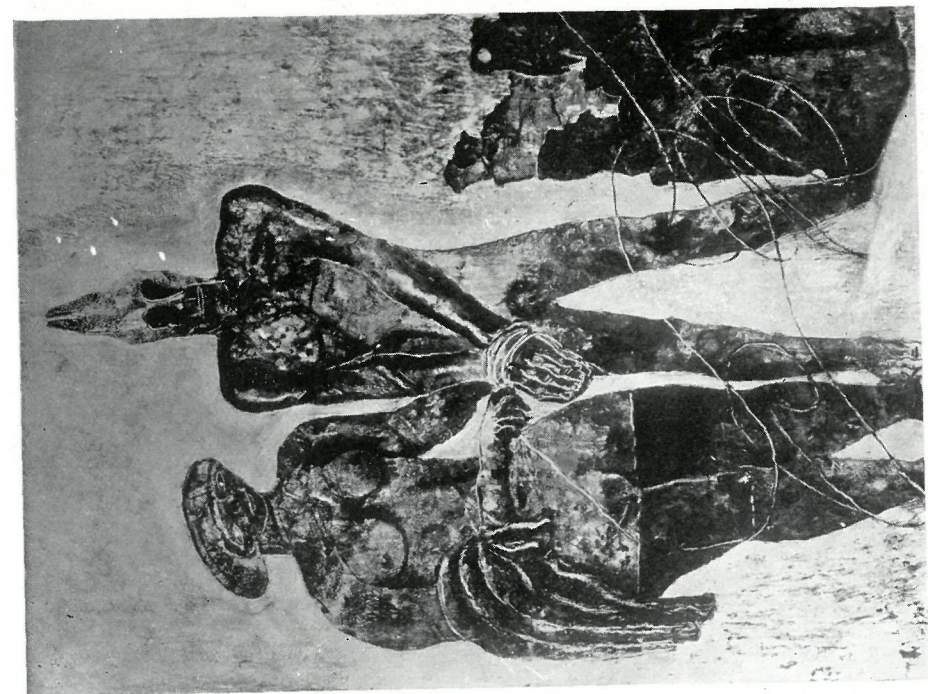
Le Super-Rador à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :

Ets M. de Wouters, 16 rue Plélinckx et 99, rue du Marché aux-Herbes, Bruxelles. Téléphones 261,58 - 261,59

DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT



Frits van den Berghe : « Le Beau Mariage »

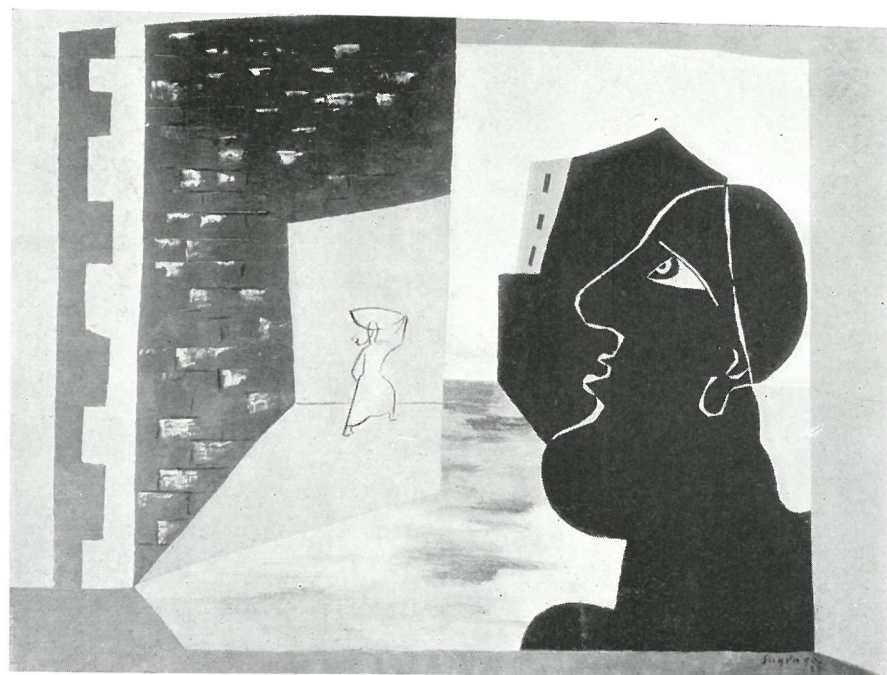


Frits van den Berghe : « Le Captif »

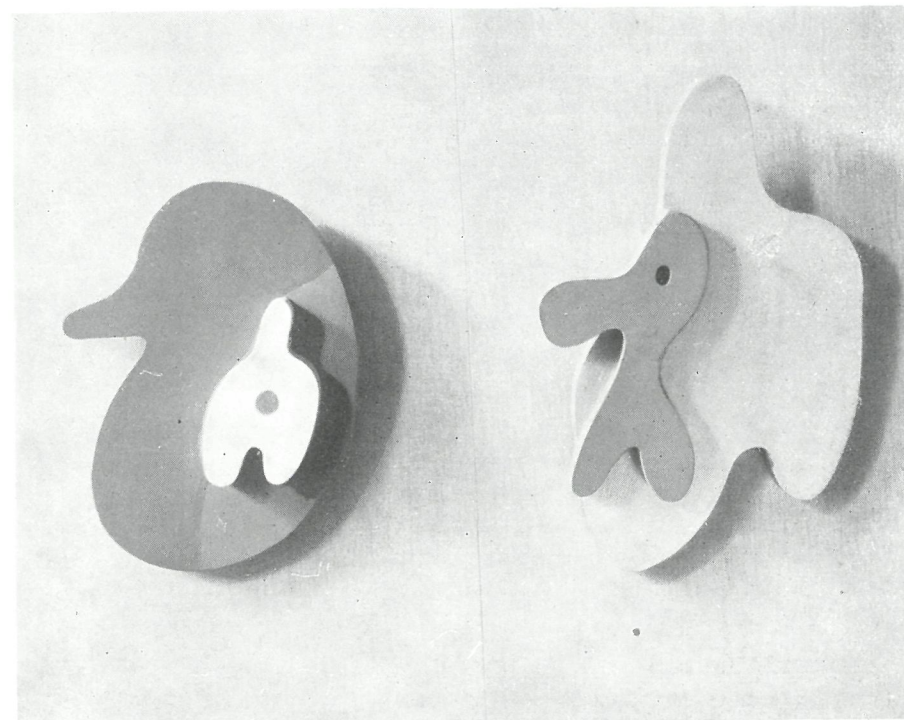


James Ensor : Aquarelle

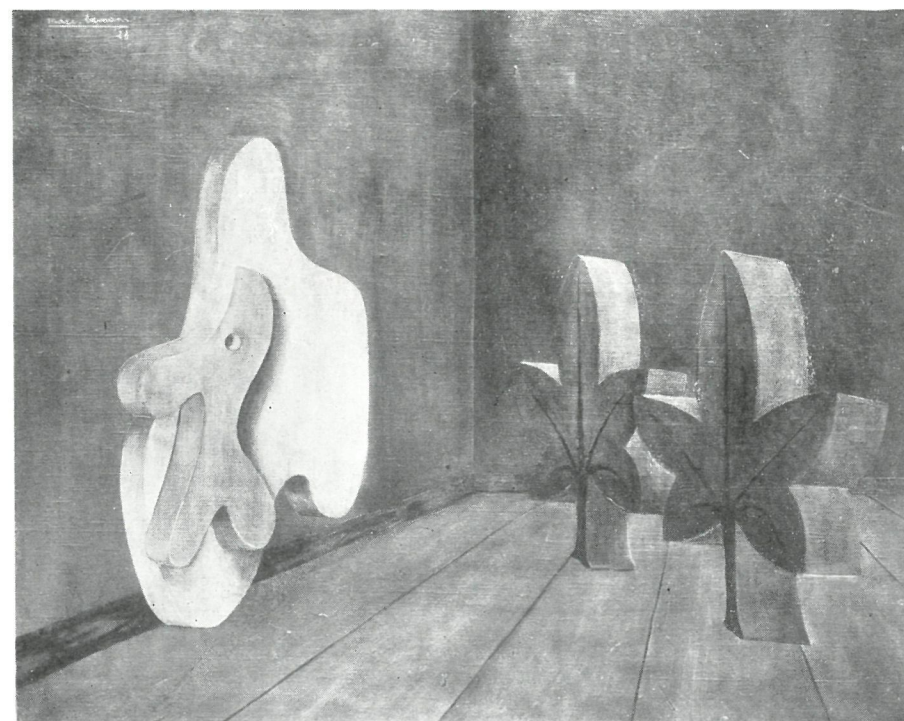
Coll. Gal. L. Manteau



Léopold Survage : « Le pêcheur et la pêcheuse » (1927)



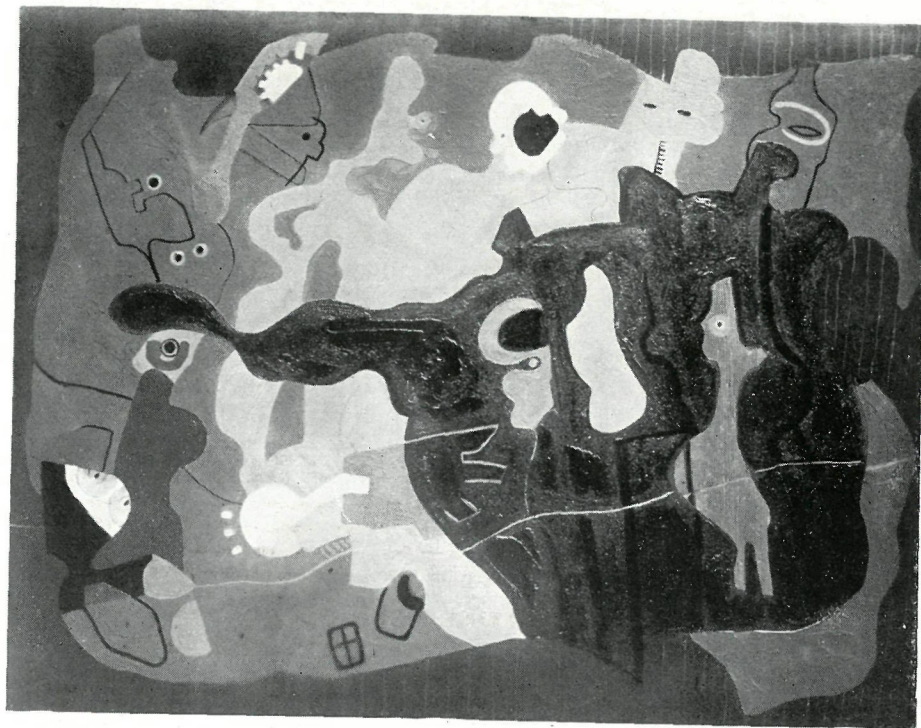
Hans Arp :
« Tête, bouteille et nombril » — « Bouteille et oiseau »



Marc Eemans :
« Deux feuilles de lierre rendant hommage à un relief en bois de Hans Arp »



Jean de Bosschère : « Joueurs de poker » (1926)



Jean de Bosschère : « L'étoile filante » (1927)

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

celui des îles polynésiennes, est identique. Toute la partie documentaire, et, singulièrement, la capture des huitres perlières est saisissante. Il y a bien, de-ci, de-là, un côté « opéra » (cérémonies barbares, danses hawaïennes) mais ne nous montrons pas exigeant. Nous n'avons pas trop de toute notre vigilance pour discerner le retentissement d'une pareille révolution qui nous oblige à faire bon marché de tout ce que nous avons pensé sur le cinéma. Dans quelques années, tout sera à recommencer, et c'est tant mieux.

A.

La Zone (George Lacombe)

L'Etoile de Mer (Man Ray)

A Girl in every Port (Howard Hawks). —

A portée de l'œil, à portée de la main, George Lacombe a découvert la substance d'un film documentaire qui nous émeut autant et plus que la relation des expéditions dans le Labrador ou la description des golfes scandinaves. Si cette œuvre participe d'un genre, ce serait bien plutôt de celui auquel nous devons la révélation des phénomènes qui régissent la croissance des plantes sous-marines et le monde des insectes. On éprouve, devant l'un et l'autre de ces films le même sentiment de surprise et de malaise. *La Zone* nous conduit à la périphérie d'une grande ville, dans le territoire de la banlieue de Paris, où l'on ne saurait dire si l'existence des êtres y est active ou végétative. Les chiffonniers, les brocanteurs, les fripiers, les marchands de ferrailles, s'y meuvent dans un décor de roulottes, d'appentis, de ruelles dont il faut attendre que le studio s'empare bientôt, pour nous le gâter à jamais. Ajoutons que ce paysage a été observé d'un regard intelligent et sensible et que Lacombe nous en a restitué l'image dans un style parfaitement dépouillé, étranger à toute littérature et par là-même singulièrement poétique. Après une telle remarque on est bien embarrassé de parler de *L'Etoile de Mer* dont Man Ray a fait, délibérément, un film poétique et par des moyens que nul réalisme n'inspire. Voilà qui est à l'autre bout de *La Zone* et qui, pourtant, nous touche aussi directement. Les personnages circulent dans une sorte de voie lactée, ou dans un bain de collodion. S'il y a un univers astral, c'est bien ainsi que nous nous le représentons, avec ces passants englués, analogues à ceux qu'on voit après le haschich. Tout se dissout et renaît, participe d'une évolution arbitraire, et, tout à coup, pour nous

ROSE : fleurs naturelles

52-52a, rue de joncker, (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34

rendre à la sécurité, on nous montre de beaux objets, magnifiquement photographiés et l'action de la vitesse sur des surfaces fuyantes. Comme on prétend, de certaines phrases, qu'elles ont un accent de vérité, on peut dire de *l'Etoile de Mer*, qu'il y règne un accent de fiction qui ne trompe pas. Les vraies fables se passent non seulement de moralité, mais encore d'anecdote, et Robert Desnos qui a fourni le thème de *l'Etoile de Mer* s'est contenté de recourir à des allusions, transparentes comme le film lui-même.

Il ne faut pas voir dans *A Girl in every port* autre chose qu'une bonne histoire de marins, racontée sur un mode dont la familiarité n'est pas la seule excuse. Il y a un ton, une humeur, une vivacité, un sens de la réplique dont la qualité est évidente, et, par surcroît, un acteur prodigieux, Victor Mac Laglen, et une actrice dont la beauté passe la permission: Louise Brooks. (*Studio des Ursulines.*) A.

L'Etudiant de Prague (Henrik Galeen). —

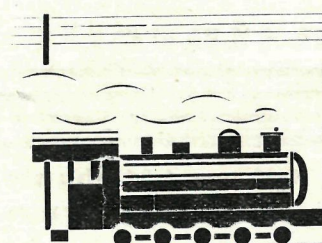
L'ombre de Chamisso — mais peut-on parler de l'ombre de Chamisso? — règne sur ce drame écrit par Hans-Heinz Ewers et dont Henrik Galeen assumait la mise en scène, tout comme il dirigeait, peu de temps auparavant celle de *Mandragore*. C'est encore l'histoire d'un homme qui perd ou qui cède son reflet. Une première version de ce film avait été déjà portée à l'écran par Paul Wegener, et il va sans dire que la deuxième est mieux conçue. Pourtant le découpage ou le montage manque souvent d'équilibre, si surprenant que cela puisse paraître lorsqu'il s'agit d'un réalisateur comme Henrik Galeen qui fut l'auteur du scénario du *Cabinet des figures de cire*.

Conrad Veidt est excellent et réussit à nous faire oublier la fâcheuse aventure des *Frères Schellenberg* où là aussi, il était en proie à son double. Quant à Werner Krauss il incarne le diable avec une économie de moyens, une intelligence et une force d'expression qu'on eût souhaitées à Emil Jannings dans son interprétation de *Faust*. (*Vieux Colombier.*) A.

« Adrien Mesurat »... —

« Il raconta que jeudi matin, vers 9 heures, après la sortie de son amie, sa mère lui avait dit: « Elle va sans doute à un rendez-vous! ». A ce propos, Sanglier se fâcha et une discussion violente eut lieu. Cette discussion se poursuivit sur le palier du rez-de-chaussée, notamment au sujet de la succession du père.

— J'avais, dit-il embrassé ma mère, puis je l'avais aidée à transporter un seau. Lorsque je revins sur le palier du rez-de-chaussée, je me rencontrai une seconde fois avec elle. Elle me montra une lettre du receveur des contributions.



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
77, BOULEVARD ADOLPHE MAX — BRUXELLES
organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays.
Maison Fondée en 1893

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

— Voyez, dit-elle, on me réclame des droits de succession; je ne les dois pas, puisque j'hérite de mon mari. Mais si l'on m'envoie cette feuille, c'est que vous avez dit du mal de moi.

— A ce moment, ajoute Robert Sanglier, j'ai vu rouge... J'ai saisi ma mère par les épaules et je l'ai précipitée dans l'escalier. Elle est tombée comme une masse. Affolée, j'ai dégringolé les marches. J'ai secoué la malheureuse en criant: « Maman! maman! maman! ». Malheureusement, dans mon affolement, je lui cognai la tête par trois fois contre le mur. Je me ressaisis... mais ma mère était morte! »

(*La Nation Belge*, du 28 octobre 1928.)

La rétrospective Gustave de Smet à la Galerie Georges Giroux. —

Cette manifestation arrive à son heure et ce sera sans aucun doute la consacraient par l'élite entière des amateurs d'art et des artistes de Gustave de Smet, grand peintre et homme sincère. Nos lecteurs, ceux aussi de « Sélection », les habitués des galeries « Le Centaure » et « L'Epoque » n'ont plus rien à apprendre sur les qualités primordiales d'un artiste de cet envergure. Il n'est pourtant pas inutile de répéter que petit à petit, depuis deux ou trois ans, la grande critique française a placé G. de Smet, dans son admiration, aux côtés des meilleurs représentants de l'école de Paris.

La Galerie Georges Giroux présentera du 5 au 16 janvier 1929 un ensemble d'environ cent cinquante tableaux parmi lesquels se trouveront des œuvres de 1905 à 1913, un certain nombre de tableaux de la superbe période hollandaise (1915-1921) et, enfin, toute la merveilleuse production et jusqu'aux plus récentes toiles nouvelles que l'artiste a créées dans la solitude, entouré de la vie paysanne, du paisible et charmant village d'Afsné-sur-Lys.

Babette dans les vignes. —

— Babette, je t'en prie, arrête-toi une seconde.

— M'arrêter? Jean? Mais je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que je monte à la vigne pour aider les vendangeurs. Tu ne vas tout de même pas rester dans un fauteuil, pendant qu'on vendange ta vigne?

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie à faire là-haut? La mouche du coche?

— Pas du tout, Monsieur. Je ne fais pas la mouche, moi. J'aide, moi!

— Si tu aidais, Babette, tu me reviendrais probablement rouge et harassée, tandis que tu rentres chaque soir aussi fraîche qu'un bouquet.

— Parce que les travaux des champs ne me font pas oublier les exi-

jean fossé

c'est un couturier

43 chaussée de Charleroi

bruxelles

gences de la coquetterie. Je soigne mon tient avec les merveilleuses « crèmes de beauté » de Bourjois, j le protège avec les adorables « fards pastels » et la poudre exquise « Mon Parfum ». Et si tu évoques un bouquet en me voyant, c'est à cause de « Mon Parfum » au délicieux arôme.

— En ce cas, vole vers la vigne, Babette, ma petite grive.

M E M E N T O

Photomaton, c'est l'appareil automatique qui vous rend, contre un jeton de cinq francs, une bande de huit attitudes fixées photographiquement. Photomaton, m'a-t-on vu, m'as-tu vu, me suis-je assez vu. Déjà des amateurs collectionnent leurs « expressions » par centaines. C'est un système de psychanalyse par l'image. La première bande vous surprend tout de suite à la recherche de l'individu que vous croyiez être. A partir de la deuxième, et à travers les multiples suivantes, vous aurez beau faire le supérieur, l'original, le ténébreux ou le singe, aucune vision ne répondra jamais entièrement à celle que vous aimeriez connaître de vous-même.

Chaque fois que l'on « sort » un jeune écrivain à propos d'un prix littéraire, sinon à la suite d'un lancement réussi, les biographes et interviewers accourus ne manquent pas de signaler que ses débuts difficiles furent marqués par une besogne ingrate, où intervient régulièrement la confection d'une série de romans policiers ou populaires. A propos d'Emmanuel Bove, les critiques nous ont appris que ce jeune auteur, à qui vient de tomber un prix de 50,000 francs, fabriqua, il n'y a pas longtemps, sous des pseudonymes divers, plusieurs romans policiers à raison de cent lignes à l'heure, pendant huit heures par jour. Il n'y a donc plus rien d'étonnant que tant de chefs-d'œuvres méconnus se cachent sous ces couvertures qui sont ornées d'images méprisables, exposées aux devantures des marchands de lectures pour pauvres.

Qui niera que Bruxelles devient une ville tout à fait charmante? Il y a quatre-vingts ans, elle méritait le mépris de Baudelaire; en 1900, ce n'est qu'un Mirbeau qui moquait encore les Bruxellois et pour trouver aujourd'hui un contempteur de notre ville, une collection littéraire vient d'être réduite à s'apercevoir de l'existence de M. Jean Fayard.

Il ne faut même pas écouter les disques de Sophie Tucker pour les entendre et pour se surprendre après quelques jours occupé à fredonner *The man I love* ou *Blue river*, et son nom cité au cours d'une conversa-

vademecum le dentifrice suédois dont la
réputation est faite **Fr. 55.--**
en vente dans les
grandes pharmacies

et à l'ancienne maison

j.j. perry, f. de bruyn

successeur

89, montagne de la cour - bruxelles

tion interrompt à coup sûr une phrase ou provoque une poignée de mains complice.

Vaughn de Leath se livre plus difficilement. Plus sûrement?

Un nouveau monument vient d'être inauguré à Rouen à la mémoire d'Emile Verhaeren, et l'on serait bien aise que ce fût le dernier. Il nous suffit de savoir que ce poète sert aujourd'hui au premier imbécile venu qui fait à son sujet des déclarations oratoires, organise des pèlerinages à son tombeau, pour que toute l'œuvre qu'il a écrite nous laisse à jamais indifférent. Ce Walt Whitman à la petite semaine nous touche maintenant moins que jamais, et on ne nous en voudra pas de penser que sa littérature contient trop de tonnerre, pour notre goût, et pas un éclair.

La poésie de quelques expressions : « la maison du crime », « les aveux de l'accusé » a été bien galvaudée depuis quelque temps. On est reconnaissant à ce nouveau et admirable magazine qu'est *Détective* de nous la rendre, et d'en envelopper les histoires qu'il nous rapporte.

Un jeune dramaturge, qui se prend pour Pirandello, a fait jouer une petite pièce dont la sottise est telle qu'il s'en est suivi un four. Heureusement que l'auteur possède une famille nombreuse qui occupa tous les fauteuils.

Le père, les cousins, les frères et la fille
Avaient mis, ce soir-là, leur plus noir vêtement.
On se montrait du doigt les gens de la famille,
Et ce fut, à coup sûr, un bel enterrement.

On serait reconnaissant à certaines gens de se mêler de ce qui les regarde. Ceci s'adresse particulièrement aux rédacteurs de la revue *Monde*, qui commencent à nous taper sur le système avec l'art social, le style prolétarien et mille autres fariboles. Quand ces personnages s'occupent d'esthétique, il faut voir ce qui en résulte, et quels illustrateurs ont leur faveur. Quant aux écrivains, leurs admirations se situent entre Anatole France et Jehan Rictus, en passant par Romain Rolland. Il y a de quoi vomir.

On a célébré par un banquet le dixième anniversaire de la revue *La Renaissance d'Occident*. L'événement est déjà drôle en soi. Un journal de l'endroit écrit à ce sujet :

« Maurice Gauchez, fort ému, se contenta de répondre par deux chif-

L'INTERIEUR MODERNE
ETUDE D'ARRENDRE 6.17
TEL. 149.87

EST LA SEULE MAISON CAPABLE DE VOUS MEUBLER AVEC GOUT

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

fres: « Merci, Messieurs, la Renaissance d'Occident depuis dix ans a
» publié 27,635 pages et a reconnu 21,300 auteurs belges! »

On voudrait connaître le poids, l'odeur et la couleur de l'ensemble, et
faire la statistique des fautes de français, du potentiel de la médiocrité
que recèle ce stock de papier imprimé où ce que la littérature belge dans
ce qu'elle a de plus risible a trouvé son expression.

Otto de Beney, qui se contentait d'être un aimable farceur, et un
mythomane distingué, qui se joua agréablement de la police européenne,
s'adonne au lyrisme et voici qu'on publie ses vers qui sont presque aussi
bien que ceux de Mme la comtesse Anna-Mathieu de Noailles, née Bran-
covan :

» Heureux ceux qui sont morts de Liège à la mer verte,
qui dorment sous les « forts » ou dans le limon noir
qui but la vie à flots dans l'humble chair inerte,
Oui, frères, envions-les, car ils avaient l'Espoir... »

M. Marcel Arland exhale une grande fureur contre les surréalistes,
notamment contre André Breton et Louis Aragon (qui, écrit-il, dans la
N. R. F. d'octobre, sont les littérateurs qui ressemblent le plus à M. Jean
Cocteau). Et dans la N. R. F. de novembre, s'en prenant à Louis Aragon,
il déclare: « Ceux qui proclament: « ma vie ne regarde personne », me
donnent plus ou moins l'impression de fournisseurs. »

Pour comprendre cette colère soudaine, il serait peut-être utile de
relire *Le Traité du style*, et le chapitre où Louis Aragon parle du « nou-
veau mal du siècle ». Il est à craindre que M. Arland ne s'en relève pas.
BOSS.

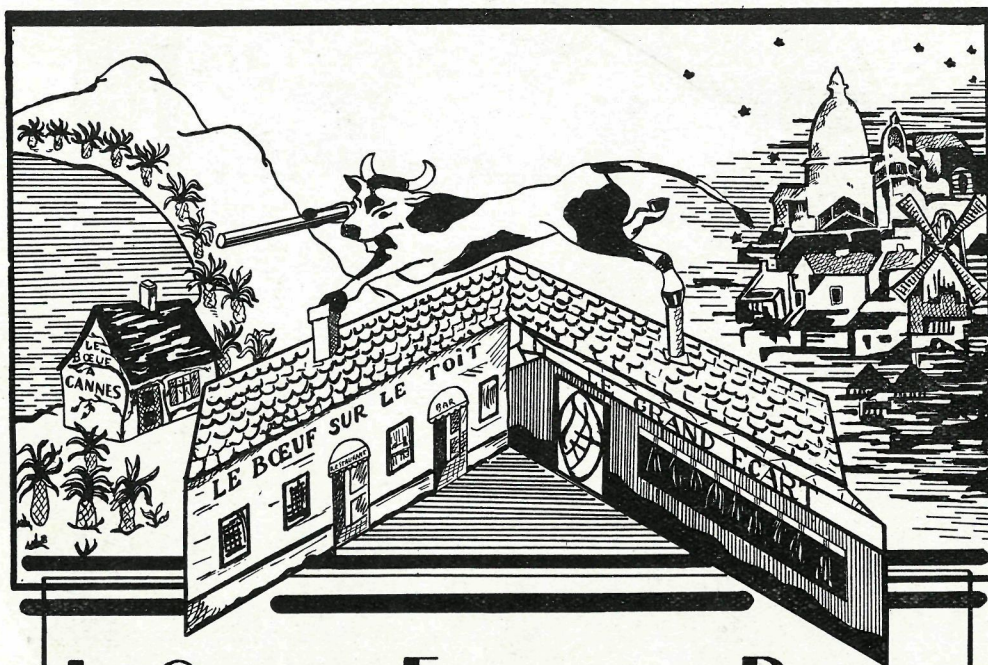
UNE CONFERENCE D'ANDRE MALRAUX, A BRUXELLES

André Malraux parlera des « Conquérants », à Bruxelles, le samedi
26 janvier prochain, à 9 heures du soir, à la Galerie « Le Centaure ».
Cette conférence est organisée par la revue « Variétés » et
la revue « Le Centaure ». Les amis et lecteurs de ces deux revues
y seront invités.

librairie JOSE CORTI, ouvrages pour bi-
bliophiles, tous les livres illustrés, éditions
originales, catalogue sur demande, —
pour avoir demain, chez vous, les livres que
vous ne trouvez pas, commandez-les à la
librairie JOSE CORTI, 6, rue de clichy, paris



Mon Parfum
et
Les fards Pastels
de
BOURJOIS



LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINÉ 13-34

LE BŒUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGIAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BŒUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ: 18-24

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES
Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

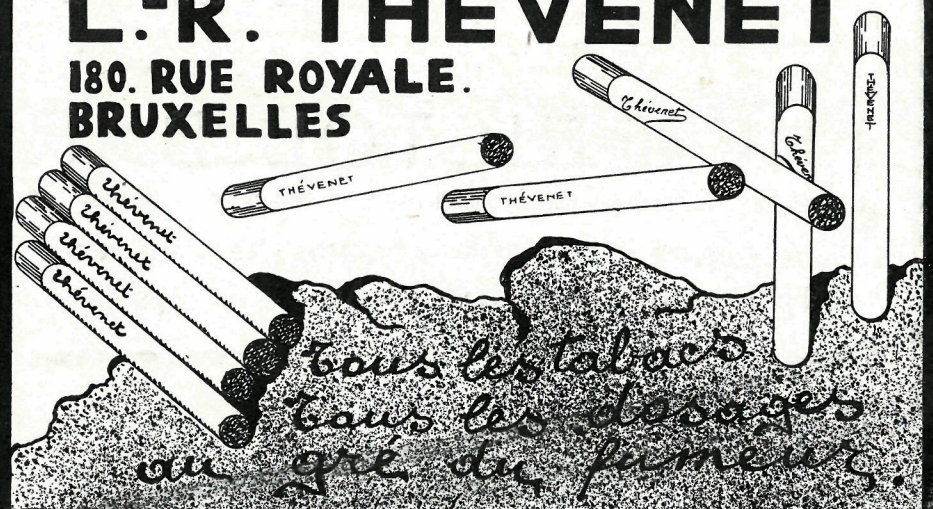
REIMS

Agent général : J.-M. De Jode
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483,40

CIGARETTES DE GRAND LUXE L.-R. THÉVENET

180. RUE ROYALE.
BRUXELLES



PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

PIPPERMINT



Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H^e Garonne)

GET frères

à REVEL (H. - G.)

(Maison fondée en 1796)

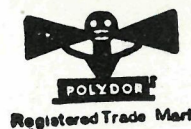
Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

Les Disques



„polydor“

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

SOINS DE BEAUTÉ

Les PRODUITS GANESH, inventés par Madame ADAIR et vivement recommandés par le corps médical, sont appliqués de façon rationnelle et scientifique par les soins de

MADAME ELEANOR ADAIR

2 Porte Louise — BRUXELLES

Premier étage

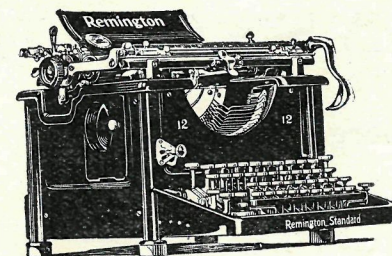
Téléphone : 220,91



LONDRES

PARIS

NEW-YORK



REMINGTON N° 12

" QUIET "

REMINGTON

peut vous fournir UNE machine spéciale pour
CHAQUE GENRE DE TRAVAIL :

REMINGTON N° 12
REMINGTON N° 30
REMINGTON-COMPTABLE

REMINGTON-NOISELESS
REMINGTON PORTATIVE

Pour la correspondance
Pour les Factures
Pour tous travaux de Comptabilité
Pour la tranquillité du Bureau
Pour le Voyage et pour le Home.

Demandez le catalogue franco à :

Remington Typewriter Co S. A

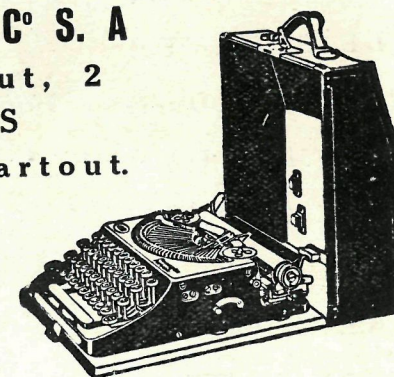
2, Rue d'Assaut, 2

BRUXELLES

et Partout.

REMINGTON

PORTATIVE



LES ARTISTES ASSOCIÉS

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

18, Rue d'Arenberg, Bruxelles



NOS VEDETTES

DOUGLAS FAIRBANKS

MARY PICKFORD CHARLIE CHAPLIN

NORMA TALMADGE

DOLORES DEL RIO

JOHN BARRYMORE

RONALD COLMAN

ALICE TERRY

LOUIS WOLHEIM

JEAN HERSHOLT

PHYLLIS HAVER

CAMILLA HORN

WILLIAM BOYD

JETTA GOUDAL

SALLY O'NEIL

ANDRÉ ROANNE

GILBERT ROLAND

JAMES HALL

GLORIA SWANSON

VILMA BANKY

BUSTER KEATON

YVAN PETROVITCH

CONSTANCE TALMADGE

WALTER BYRON

BELLE BENNETT

MARY PHILBIN

LILY DAMITA

LUPE VELEZ

GRETA NISSEN

MAXUDIAN

JEAN MURAT

DON ALVARARO

BEN LYON



LES ARTISTES ASSOCIÉS

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

18, Rue d'Arenberg, Bruxelles

NOTRE PRODUCTION D'HIVER

1928-1929

LE MASQUE DE CUIR	VILMA BANKY et RONALD COLMAN.
TEMPÊTE	JOHN BARRYMORE, Camilla Horn, Louis Wolheim.
RAMONA	DOLORES DEL RIO.
JEUNESSE TRIOMPHANTE (D.-W. GRIFFITH)	MARY PHILBIN.
LA FEMME DISPUTÉE	NORMA TALMADGE, Gilbert Roland.
LE RÉVEIL	VILMA BANKY, Walter Byron.
QUEEN KELLY	GLORIA SWANSON.
SAUVETAGE	RONALD COLMAN, Lily Damita.
VENGEANCE	DOLORES DEL RIO.
LA BATAILLE DES SEXES (D.-W. GRIFFITH)	JEAN HERSOLT, Phyllis Haver.
LES TROIS PASSIONS	ALICE TERRY et YVAN PETROVITCH.
VÉNUS	CONSTANCE TALMADGE, André Roanne, Jean Murat, Maxudian.
LUMMOX (Product. Herbert Brenon, réalisateur de Sorrellet son Fils)	
NIGHT STICK (Product. Roland West)	
CITY LIGHTS	CHARLIE CHAPLIN.





LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES

"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, B^d M. LEMONNIER

LE CADRE

S. A.

ANCIENNE MAISON MANTEAU

BRUXELLES

29, RUE DES DEUX - EGLISES

Tél. 353.07

GALERIE JEANNE BUCHER

œuvres de Bauchant, Juan
Gris, Jean Hugo, Lapicque,
Léger, Lurçat, Marcoussis,
Picasso - Sculptures de
■ Jacques Lipchitz ■

éditions de gravures modernes

3, rue du Cherche - Midi Paris (6^e)

ALICE MANTEAU

PARIS VI^e

du 8 décembre au 22 décembre

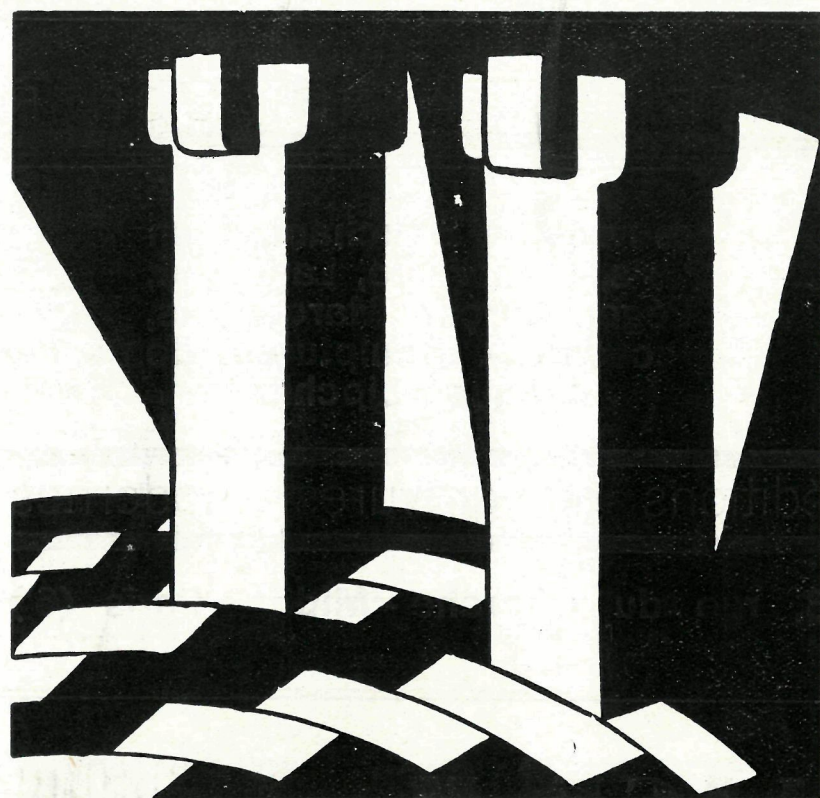
Frits van den Berghe

2, rue Jacques Callot et 42, rue Mazarine

TABLEAUX

ANCIENS & MODERNES

amsab
Instituut voor
Sociale Geschiedenis



Pirard

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy verviers

xxx

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc.

LE JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jaspers, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

E. GOBERT

**PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE**

Spécialiste
en reproduction
de tableaux, ob-
jets d'art, anti-
quités et tous
travaux industriels

Se rend à domicile pour "Home Portrait"

253, Chauss. de Wavre, Ixelles
Studio ouv. en semaine de 9 à 7 h.
le Dimanche, de 10 à 14 heures.

Téléphone : 350.86



SERVICE TECHNIQUE
DE L'INTERIEUR MODERNE
RUE D'ARENBERG 17
BRUXELLES
TÉLÉPHONE 14987
COMPT. CH. R. 209226

xxx1

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.

Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

EDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

Les Cahiers de Sélection

Directeur ANDRÉ DE RIDDER -- 12f, Avenue Charles de Preter, Anvers

PARUS :

1 Raoul Dufy

études de Christian Zervos, Pierre Courthion, Fritz Vanderpyl, René-Jean, Fernand Fleuret, Artigas, P.-G. van Hecke, Luc et Paul Haesaerts, Georges Marlier, André de Ridder et 40 reproductions et dessins.

2 Gustave De Smet

études de Luc et Paul Haesaerts, André de Ridder, P.-G. van Hecke et 72 reproductions et dessins.

3 Ossip Zadkine

études de Pierre Humbourg, Waldemar George et 67 reproductions et dessins.

4 Edgard Tytgat

études de Ch. Dasnoy, Luc et Paul Haesaerts, Paul Fierens, Franz Hellens, F. Perdriel, Jan Milo, M. Roelants, J. Greshoft et 85 reproductions et dessins.

A PARAÎTRE :

Marc Chagall, Frits van den Berghe, Max Ernst, René Magritte, Jean Lurçat, Heinrich Campendonk, Floris Jaspers, Constant Permeke, Oscar Jaspers, André Lhote, Gustave van de Woestijne, Louis Marcoussis, Aug. Mambour, Joan Miro, Creten-Georges, Fernand Léger, etc.

Abonnement d'un an (10 cahiers) 60 francs pour la Belgique -- 75 francs pour l'étranger
Prix du cahier : 7,50 francs pour la Belgique -- 10 francs pour l'étranger

XXXII

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C. SEINE 382.130

Braque

Derain

Raoul Dufy

Pascin

Picasso

La Fresnaye

Joan Miro

Léger

Modigliani

Matisse

Utrillo

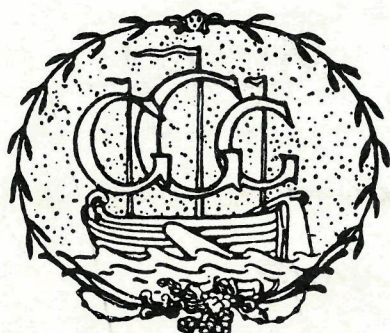
Bérard

Tchelitchev

XXXIII

Galerie Georges Giroux

43, boulevard du Régent, Bruxelles



EXPOSITION
RÉTROSPECTIVE

Gustave De Smet

du 5 au 16 janvier 1929

la galerie l'époque " 43
chaussée de charleroi,
bruxelles. - 1^{er} étage. - tél.
272,31

a présenté, durant la saison 1927-1928,
des ensembles de rené magritte, gior-
gio de chirico, kandinsky, paul klee,
hans arp, rené guiette et marc eemans

SAISON 1928-1929 :

du 15 au 28 décembre

Adolf Hoffmeister

Visages de André Gide, Karel Capek, G. Fibemont-Dessai-
gnes, James Joyce, Jean Cocteau, Philippe Soupault, Lucien
Romier, Man Ray, G. K. Chesterton, H. de Montherlant,
Fernand Divoire, Georges Duhamel, Jean Giraudoux, John
Galsworthy, Bernard Shaw, André Maurois, Charlie Chaplin,
Georg Brandès, etc..

du 12 au 25 janvier

œuvres de

Heinrich Campendonk

œuvres de hans arp - heinrich campendonk - joseph
cantré - marc chagall - giorgio de chirico - marc eemans -
max ernst - gustave de smet - lionel feiningner - paul klee -
rené guiette - rené magritte - auguste mambour - joan
miró - floris jaspers - oscar jaspers - frits van den berghe -
ossip zadkine - etc., etc.

A F
R O
T L
K
L
O
R
I
Q
U
E

GALERIE " LE CENTAURE „

62 AVENUE LOUISE-BRUXELLES

TÉLÉPH. 288.36



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

DÉCEMBRE ET JANVIER
EXPOSITIONS DE :

PAUL KLEE
RENÉE SINTENIS
HENRI PUVREZ

Chronique Artistique " LE CENTAURE „
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 NUMÉROS PAR SAISON — ABONNEMENT 30 FR.
Etranger 10⁰ Belgas

XXXIV

AGK 171

l'homme d'affaires a son bureau à

rayguy - house

bruxelles

28 place de brouckère

amsab
Instituut voor
Sociale Geschiedenis

tél. 284.00



HERGE